

#### ÉDITO

#### Une chambre à soi



**Par Valérie Fromont** 

Qu'est-ce qui nous donne le sentiment d'être chez soi? Une odeur peut-être, ou des sons, une couleur, une atmosphère indescriptible mais que l'on reconnaît à ce qui, en soi, s'apaise ou se serre lorsque l'on s'y trouve. C'est peut-être la maison de notre enfance, une région, un pays, une terre d'adoption. «Heimat» – ce mot allemand qui ne trouve pas d'exact équivalent en français mais qui désigne ce sentiment diffus du «chez soi» – est le fil rouge de ce numéro. Les lieux, les territoires, les maisons, minuscules ou immenses, nous construisent sans doute bien davantage que nous ne les construisons. De quelle manière le Heimat nous constitue, nous garde captifs, nous projette, nous offre un cocon ou nous donne envie de fuir? C'est une question fondamentale. Le Heimat façonne notre géographie intérieure, nos paysages intimes, nos repères, nos racines, tout comme nos élans.

Originaire des Grisons, l'artiste Not Vital, qui construit aujourd'hui des maisons et des cabanes aux quatre coins du monde, raconte son rapport à sa région natale dans le reportage qui lui est consacré (p. 4). Que lui reste-t-il des sommets de son enfance? Un certain sens des formes et de la verticalité – puisqu'il faut toujours lever la tête pour regarder les montagnes autour de soi –, un répertoire chromatique gris-blanc puisé dans ces paysages et une langue, le dialecte de Basse-Engadine, parlé par si peu de gens qu'il force à s'échapper et à s'adapter au monde, tout comme à revenir pour se souvenir de quel matériau, linguistique et culturel, nous sommes constitués. La Suisse, que l'on en soit originaire, qu'elle soit notre terre d'adoption ou un simple lieu de passage, est un kaleidoscope dans lequel chacun, de son point de vue propre, perçoit des formes et des couleurs particulières.

Ces visages de la Suisse, bigarrés, inconnus ou folkloriques, nous

avons souhaité, au fil de ces pages, en saisir quelques-uns. Certains, familiers, nous donnent immédiatement un sentiment de suissitude: une étagère USM, une horloge Mondaine, un couteau Victorinox, une gourde SiGG ou le mobilier Le Corbusier (lire p. 22) nous propulsent au cœur d'un environnement où l'on possède des repères. Et c'est peut-être dans ces interstices-là que se loge le sentiment d'être «quelque part». L'architecture, le design et le monde des objets sont le reflet d'une tradition industrielle ou artisanale tissée au creux d'une culture, de l'histoire, d'un paysage et de notre propre mémoire. C'est l'occasion de se souvenir – ou de découvrir – des savoir-faire helvétiques séculaires, comme la manufacture de tapis Ruckstuhl à Langenthal (lire p. 16). Le Heimat n'est pas un théâtre nostalgique, immobile et réactionnaire. Il est avant tout ce lieu d'où l'on part, cet appel du large, ce décentrement. Qu'en disent ces chercheurs et artistes partis poursuivre leur quête entre les murs du très bel Institut suisse de Rome (lire p. 12)? Repenser leur rapport à la Suisse et à son iconographie, c'est aussi ce à quoi se sont attelés les étudiants de la HEAD de Genève en réinventant le «coucou», tout comme de prestigieux designers suisses qui ont imaginé un nouveau destin aux anciennes télécabines de Verbier (lire p. 20).

Aujourd'hui, en réaction à un certain aplanissement culturel mondialisé, les vertus et les joies du «local» (mangeons, consommons, voyageons, écoutons, parlons et échangeons local) sont plus que jamais valorisées. Le besoin de retricoter l'histoire des objets qui nous entourent se fait pressant. Mais c'est aussi, bien tristement, un moment où le repli identitaire et politique gagne du terrain. Connaître et aimer ses racines permet au contraire de prendre son envol, à l'instar de l'Engadinois Not Vital qui a fait de sa vie et de son œuvre une balade nomade. L'architecture et le design ne se résument pas à la production de bâtiments et d'obiets; ils sont au contraire plus que jamais au cœur des enjeux politiques et sociaux (lire p. 10). C'est où, chez soi? peut-on s'interroger aujourd'hui lorsque l'on est à Tokyo ou à Rio dans la même chambre d'hôtel sans âme. Où que l'on se trouve et d'où que l'on vienne, c'est peut-être, d'abord, dans sa propre tête. C'est la maison que l'on porte en soi et qui nous permet d'être libre, de s'inventer, ici ou ailleurs. Le Heimat, curieusement, serait peut-être tous ces ailleurs que notre topographie intime nous permet de déployer.

#### **SOMMAIRE**



4 Ancrage



**12** Exil

#### 4 Les mille vies de Not Vital

L'artiste égrène les maisons dans sa région d'origine, l'Engadine, comme aux quatre coins du monde. Voyage au cœur des Grisons, son lieu d'ancrage, et visite de ses constructions qui se situent à la frontière de l'œuvre et de l'habitat.

Par Valérie Fromont

#### 10 Ciao!

Un philosophe et un artiste suisses révèlent leurs visions très personnelles du Heimat.

Par Nicolas Tavaglione et Aloïs Lichtsteiner

#### Parenthèse romaine

La Villa Maraini est l'écrin majestueux de l'Institut suisse de Rome où résident plusieurs mois par an quelques artistes et chercheurs.

Par Catherine Cochard

#### Ruckstuhl, savoir-faire séculaire



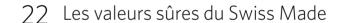
Par Géraldine Schönenberg

**16** Tissage

#### Ouand la HEAD relooke le coucou 20

Initié par le designer Claudio Colucci, un workshop a permis aux étudiants de dépoussiérer l'icône horlogère suisse. Florilège.

Par Emilie Veillon



Grâce à ses pièces phares, du fauteuil LC2 à la capsule de café, le design helvétique s'est exporté avec succès autour du monde. Revue de détails de quelques objets incontournables.

Par Emilie Veillon





Vue sur la salle de bains bleue depuis une chambre de la Fondation Not Vital à Sent, en Basse-Engadine. Dans les univers créés par l'artiste originaire des Grisons se mêlent références à la tradition et projections visionnaires.

#### MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE

Editeur Le Temps SA CH - 1201 Genève

Président du conse d'administration

Stéphane Garelli

Directrice générale Valérie Boagno

Rédacteur en che Pierre Veya

Rédactrice en chef déléguée aux hors-séries Isabelle Cerboneschi

Rédactrice responsable du hors-série Architecture & Design automne-hiver

Valérie Fromont

Rédacteurs Catherine Cochard Géraldine Schönenberg Nicolas Tavaglione Emilie Veillon

Géraldine Schönenberg **Photographies** Responsable produ

Réalisation, grap photolithos Cyril Domon

Christine Immelé Mathieu de Montmollin Correction

Samira Pavot Conception maquette

Bontron & Co SA Internet www.letemps.ch Michel Danthe

Courrier Case postale 2570 CH - 1211 Genève 2 Tél. +41 (0)22 888 58 58 58y Fax +41(0)228885859

Publicité Le Temps Media Case postale 2564 CH - 1211 Genève 2 Fax+41-22-888 59 01 Directrice: Marianna di Rocco

La rédaction décline toute responsabilité envers les manuscrits et les photos non commandés ou non sollicités Tous les droits sont réservés. Toute réimpression, toute copie de texte ou d'annonce ainsi que toute utilisation sur des supports optiques ou électroniques est soumise à l'approbation préalable de la rédaction L'exploitation intégrale ou partielle des annonces pa des tiers non autorisés notamment sur des services en ligne, est expressément interdite. ISSN: 1423-3967









#### Une année peut inspirer toute une vie.

Le Programme Rolex de mentorat artistique donne la chance à de jeunes artistes prometteurs de travailler pendant un an aux côtés d'un artiste confirmé. Une année passée à explorer, découvrir et créer. Mais pour le mentor en architecture Kazuyo Sejima et son protégé Yang Zhao, c'est bien plus qu'une année. C'est une source d'inspiration pour toute une vie.

Découvrez leur parcours sur rolexmentorprotege.com





Comme à travers un œilleton, vue sur le village depuis l'attique de la Fondation d'Ardez.

LIEUX DE VIE

# Une cabane en Engadine

L'artiste Not Vital égrène les maisons dans sa région d'origine, l'Engadine, comme aux quatre coins du monde. Il nous raconte son rapport à son lieu de naissance, sa démarche, ses élans, ses ancrages si forts qui lui permettent de sans cesse se projeter ailleurs. Visite guidée. Par Valérie Fromont

raubünden/Grisons/ Grigioni. Grischun en romanche, la langue du cru que l'on y parle. C'est ainsi que longtemps, Suisse, beaucoup d'objets étaient désignés et labellisés. Au supermarché: «milch/lait/latte». Le romanche n'apparaissait déjà que très rarement. Sauf peut-être confédéralisme oblige - sur les billets de banque, où venait alors s'immiscer ce microcosme linguistique adossé à des sonorités improbables: «Tschinch chatschaders van a chatscha da tschinch chamuoschs e tchinchtchient tschiervis», comme l'écrivaine amoureuse du dialecte engadinois Corinne Desarzens aime à donner en exemple («cinq chasseurs vont chasser cinq chamois et cinq cents cerfs»).

Not Vital vient de là: du gris que l'on entend dans toutes les langues nationales lorsqu'elles désignent la région des Grisons. De l'un des cinq dialectes du romanche, parlé par une poignée de cousins. De ce

gris-blanc qu'il partage avec Giacometti, ce répertoire chromatique puisé directement dans les nuages qui coiffent les sommets enneigés. Il est originaire du village de Sent, moins de 1000 habitants, ancré aux confins Est de la Suisse, en Basse-Engadine. Dans le village, tout le monde le connaît. Ah oui, Not: pas un notable mais un original, celui qui fait de l'art et des maisons. Celui qui a pris des luges, des bouses de vache, des boules de neige, du Toblerone, du bois d'arolle, des chamois et les a exposés à Venise, à New York ou à Paris. Prenez la première rue à gauche, à côté de la fontaine. La maison est grande, habillée de blanc, au centre du village. C'est ici que vit sa mère, 97 ans, couchée sur un banc de bois. «Elle est dans une espèce de Nirvana, raconte Not. Elle ne juge pas. S'il fait froid six mois, il fait froid six mois. Il faut faire la paix avec la neige, dit-elle.» Et c'est ici, où il a grandi et où le mercure peut descendre jusqu'à -35 °C, qu'il a installé un de ses

nombreux ateliers. Forcément provisoire, car Not n'a qu'une chose en tête: construire son prochain refuge. Son atelier à venir dans les Grisons, il l'imagine surtout sans trop de fenêtres, sans vue sur les montagnes, sans ouverture sur le paysage saisissant: «Pour moi, c'est trop beau, je suis happé par l'environnement. Je ne peux pas travailler.» Un studio sans vue, mais avec la lumière du nord pour éclairage.

#### Pourquoi parler? Pourquoi construire?

Not parle engadinois avec sa mère. Il lui dit: tschin-tschin, tscha-tscha, repose-toi maman je veille. La maison de Sent a été investie par l'entourage à la discrétion bourdonnante de Not, ses assistants, son curateur, son architecte, son équipage avec lequel il se déplace souvent aux quatre coins de la planète. La plupart sont Chinois. La Chine, c'est le nouvel eldorado de Not. Il passe environ trois mois par an à Pékin (une éternité pour ce

globe-trotter) et travaille sans relâche dans son studio installé dans un paysage, dit-il, sans intérêt. Juste lui et son œuvre, la sculpture, la peinture à laquelle il s'est attelé il y a cinq ans. Il admire cette polyvalence et cette efficacité de la Chine. «C'est là que l'on peut réaliser ses rêves, produire des choses, bien et vite. Je ne saurais trop encourager les jeunes Européens à aller en Chine.»

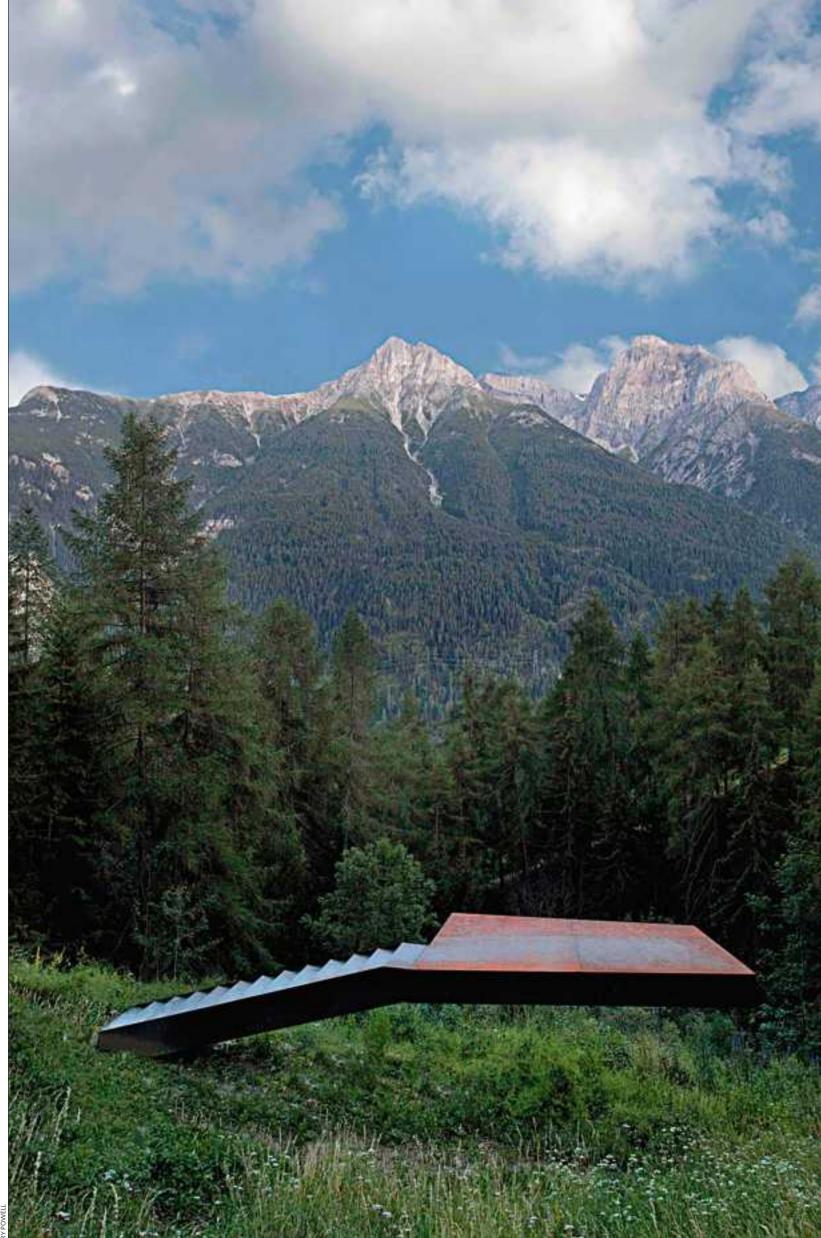
Partir, et revenir, une évidence lorsque l'on vient d'Engadine. A Sent, la tradition voulait que l'on parte vers le Sud, souvent en Italie, apprendre à être pâtissier auprès de la diaspora engadinoise. Le «Heimweh» en bandoulière, la nostalgie chevillée au corps. «Le contact avec les racines reste très fort, toute la littérature, les chansons romanches expriment cette mélancolie de l'éloignement», raconte Not Vital qui a créé une fondation pour la préservation de la culture et de la littérature romanche. L'été, ces «hirondelles», comme on appelait les migrants,

revenaient au pays. «Ici, le lien n'est jamais coupé. Ma langue maternelle, je ne peux la parler qu'environ 10% de ma vie, et c'est ici que je dois revenir pour la pratiquer.» Revenir, donc, pour échapper à l'oubli de soi et de ce qui nous constitue. Retrouver cette matière première qui nous a forgés, modelés. Revenir à ces mots, baigner à nouveau dans ce mélange d'histoire, de traditions, de paysages, de perspectives singulières, de manières d'être au monde et de musicalité qui forgent une langue, et qui n'appartiennent qu'à un périmètre donné. Tout ce que charrie un idiome: au-delà des mots, c'est la culture qui se loge dans les interstices, dans ce qui ne trouve pas d'équivalence dans d'autres langues. «Sans peine», en Engadine, se dit «sans suer des cerises». Et quand Not Vital a voulu construire sa première maison au Niger, à Agadez, le chef du village a dit: «Not, il a perdu ses chèvres» (il a un grain). Une langue est un matériau, une manière de forger





 $De \ gauche \ \grave{a}\ droite: une \ vue \ du \ salon \ de \ la \ Fondation \ d'Ardez \ et, \ dans \ le \ hall, \ la \ sculpture \ «Heroin» \ (2000).$ 



Stage (2011), une sculpture en lévitation dans les jardins de la Fondation à Sent.

exposition consacrée à l'artiste engadinois début 2014 à Genève\*. Il souligne sa capacité à se réinventer sans cesse au fil de son œuvre, tout en gardant une immense cohérence, une identité très forte: «C'est sans doute dû à son fort ancrage en Engadine, à sa curiosité et à son immense capacité d'adaptation.» Attablé sur la place du village en train de déguster un capuns, le plat du coin, Not raconte: «Ici, c'est tellement petit et tellement grand. C'est parce que je viens de là que j'ai pu partir et faire toutes ces choses. J'ai toujours su que je devais partir.» Il parle très vite, mange ses phrases, saute

une pensée avec des choses du coin. Lorsque l'on vient d'Engadine et que notre langue maternelle est partagée par si peu de gens, l'adaptation est une nécessité absolue. C'est peut-être pourquoi toute l'œuvre de Not Vital est mouvante, en constante évolution et poussée vers de nouvelles expérimentations, fortement imprégnée par son environnement qui ne cesse de changer au gré de ses voyages. En Egypte, il sculpte des têtes de chameaux; chez les Touaregs, de l'argent; au Bhoutan, du papier, à Agadez, du sel, du sable et à Murano, du verre, évidemment. Peut-être poussé par une forme de curiosité anthropologique, de respect, de débrouillardise et de sens de l'adaptation.

Habitué à changer sa langue comme les matériaux avec lesquels il travaille, Not Vital a développé une expression polymorphe et une place à part dans le paysage artistique contemporain: «Not travaille avec un langage bien à lui, qui le différencie totalement des autres artistes, constate Simon de Pury. Son travail est en constante évolution, il n'est pas fidèle à une formule.» C'est également le regard que porte le conservateur Christian Rümelin, curateur d'une

d'une idée à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un projet à l'autre, composant avec de nouveaux matériaux ou de nouveaux mots. Se dépêcher, hop! hop!, de s'inventer de nouveaux territoires à conquérir, de nouveaux paysages, des ré-

pertoires et un vocabulaire iné-

dits, de multiples «chez-soi». Dans

le jardin de la maison familiale de

Sent trône une sorte d'érection vo-

lubile, une immense langue en

acier de plusieurs mètres tendue

vers le ciel. Ne pas oublier ce qui

nous a construits, la parole et sa

sensualité, sa force, sa mobilité.

**Comment habiter?** 

nulle part.

Not Vital est parfois difficile à suivre. Il découd son discours et ses itinéraires, tout en émiettant des pistes. Certainement pas par manque de générosité, peut-être par goût de la solitude et du mystère. «Enfant, j'étais toujours puni parce que j'oubliais de saluer les gens alors que j'étais dans mes pensées. Je rêvais d'un endroit où je n'aurais à saluer personne.» Un déficit d'attention et de concentration sur lequel des médecins ont finalement posé des mots, un diagnostic mé-

Not Vital est chez lui partout et

dical pour dire ce qu'affirmaient les bulletins de l'école: «dans la lune». Lorsqu'on est venu le voir, en Engadine, Not Vital ne voulait pas d'interview. Il voulait un portrait recomposé, subjectif, singulier, lacunaire, poétique. Il voulait qu'on lui invente un nouveau visage: «J'aime être surpris.» La phrase qu'il préfère au sujet de son travail, c'est: «En fin de compte, on ne sait pas ce que c'est.» C'était la conclusion d'un livre écrit à son sujet. Pourquoi trouver lorsque l'on peut continuer à chercher? Surtout, ne pas déflorer l'espace mystérieux et indéfini dans lequel on poursuit notre quête.

On sillonne donc la Basse-Engadine en Alfa Romeo aux côtés de Not Vital, à la découverte des maisons d'une beauté foudroyante qu'il y a égrenées comme des œuvres-refuges, des îlots, autant d'ancrages. Partout dans le monde, Not n'a de cesse de construire des maisons. Une prolongation de son travail, des sculptures dans lesquelles on peut pénétrer, dit-il, des lieux dont il ne saurait précisément faire l'inventaire. Trois maisons en Engadine et un parc de sculptures comprenant plusieurs cabanes, quatre ou cinq en Afrique, deux en Amérique du Sud, une en Chine, une autre en > Suite en page 6

Indonésie, d'autres encore en Italie... Les palais d'un artiste globetrotter? Non, pas du tout. Des maisons parfois sans confort, mais jamais sans fonction. A Agadez, au Niger, où il a trouvé sa famille de cœur, il a construit en 2005 une maison pour regarder le coucher de soleil et une autre pour regarder la lune. A Agadez encore, il a érigé une école qui accueille aujourd'hui 400 enfants. En Patagonie, il a acheté une île si belle, dit-il, que l'on n'aurait rien pu y ajouter: il a donc soustrait de la matière et creusé un tunnel de

«Construire une jolie maison ne m'intéresse pas. Elle doit avoir une dimension supplémentaire, une fonction poétique.»

Not Vital





De gauche à droite: Lotus Blumen (2007), une installation dans la cave de la maison de Tschlin. L'artiste à son balcon.

#### > Suite de la page 5

50 mètres dans le marbre qui constitue la terre de cette île. Sur l'île de Florès, en Indonésie, une maison pour regarder le soleil se coucher sur les volcans. «Construire une jolie maison ne m'intéresse pas. Elle doit avoir une dimension supplémentaire, une fonction poétique.» Le confort lui est étranger: «Il me semble tellement plus important de contempler une œuvre d'art que d'être assis sur un canapé confortable», ajoute-t-il. Not Vital passe rarement plus de cinq jours au même endroit. Vite, vite, d'autres projets, d'autres rêves, d'autres constructions. Certaines de ses maisons sont habitées par des amis, d'autres se sont transformées en lieux d'exposition ou de recherche, d'autres attendent de la visite et les rêves qui vont y résonner. Mais savoir que ces maisons existent est pour Not bien plus important que de les habiter. «Si l'on ne devait y passer qu'une nuit dans sa vie, mais une nuit merveilleuse.

alors elles en valent la peine, car elles m'auront procuré cette immense émotion.»

Not semble avoir un don d'ubiquité. Il est partout, il est nulle part, habité par l'esprit de toutes ces maisons qui le construisent bien davantage qu'il ne les habite. Continuer à bâtir et à rêver plutôt que d'en jouir. Surtout, ne jamais s'arrêter. La maison comme lieu de repli et de repos lui est étrangère. «Ce serait comme appartenir à un mouvement artistique, c'est bien trop limitatif.» Not a survolé les révolutions: celle de Mai 68 alors qu'il était étudiant à Vincennes, au cœur du mouvement. A New York dans les années 70 alors qu'il était proche de Jean-Michel Basquiat et de Julian Schnabel. Venir si profondément de quelque part pour se permettre d'habiter nulle part: «C'est sans doute des nomades dont je me sens le plus proche. Il me semble que c'est la façon de vivre la plus naturelle, rester dans le trajet, dans l'ouverture à son environnement. Même pour réfléchir, je ne peux pas rester immobile, je dois marcher.»

#### Où habiter?

En Engadine, Not Vital possède trois repères et un immense parc de sculptures. A Sent, la maison familiale datant du XVIIe siècle et plus loin, dans le village, le parc. A Ardez, une maison datant du XVIIe également devenue un lieu d'exposition et une fondation dédiée à la préservation de la culture et de la littérature romanche. A Tschlin, à l'extrême Est de la Suisse, un village coincé entre la frontière italienne et autrichienne, une autre maison, plus modeste de par sa taille, pour les gens de passage. La rénovation de ces lieux, Not l'a imaginée avec son frère architecte, Duri Vital. Et si chacune des maisons possède une empreinte singulière, elles sont néanmoins reliées par l'esprit de Not: une certaine tension et une formidable vitalité créée par le dialogue entre les époques. Entre ces murs du XVIIe, gardés pour la plupart intacts et chargés des marques du temps, les boiseries sublimes et les encadrements de fenêtres semblent ouvrir sur le paradis. Du mobilier d'époque fait face au design du XXe siècle et surtout à son incroyable collection d'art. En vrac: Andy Warhol, Jean-Michel Basquiat, Alberto Giacometti, Joseph Beuys, Louise Bourgeois, Le Tintoret, pour n'en citer que quelquesuns. Et certaines de ses propres œuvres, souvent monumentales, qui prennent place dans la grange ou dans l'étable: des fleurs de lotus, des têtes de chameau ou des bouses de vache comme autant d'images récurrentes.

Certaines de ses œuvres ont voyagé dans le monde entier avant de venir prendre leurs quartiers en Engadine. Chacune d'entre elles est fortement chargée de son lieu d'origine, comme cette Calming room, une pièce entièrement construite en bois d'arolle, une essence qui confère ce parfum si particulier aux maisons d'Engadine: «On a mesuré les pulsations du cœur. Si on reste vingt-quatre heures dans une telle pièce, on gagne deux heures de pulsations», affirme Not Vital, La maison ouvre ses bras à de nombreuses expositions temporaires, l'art chinois y est notamment à l'honneur: cet été, c'est Ai Weiwei, un ami de Not, dont on a pu voir les œuvres.

A Tschlin, une même rugosité mais d'autres obsessions. Celle du danseur Nijinski, par exemple, atteint de schizophrénie et venu se réfugier en Engadine, dont Not connaît la vie par cœur. A l'entrée de la maison, une photo: celle de l'impresario Serge de Diaghilev venu rendre visite à son ancien danseur au bord de la folie, retiré dans une maison de Saint-Moritz. A sa vue, Nijinski fait ce qu'il sait faire de mieux: il saute. Et c'est cet élan qu'a capturé Not Vital dans la sculpture faisant face à la photo, figurant le saut de Nijinski. Ici, la cuisine est restée noire comme l'étaient les cuisines d'Engadine asphyxiées par les fumées du poêle. La salle de bains, avec ses voûtes, ressemble à une chapelle. Les chambres ont gardé les fresques dessinées par la famille de paysans qui y a longtemps vécu et qui vivait sous ces cieux coloriés, faute de pouvoir partir en vacances









Si vous voulez en savoir plus sur nos autres revendeurs suisses, nous vous remercions de visiter notre site Internet www.flou.it

Nijinsky Superstar (1997), maison de Tschlin.

#### Où se cacher?

Not Vital, lui, ne prend jamais de vacances. Il est sans cesse en errance et travaille partout. Son seul véritable studio est dans sa tête. Seuls les décors et les mises en scène changent autour de lui, au gré de ses voyages et du théâtre de ses demeures, de ses cabanes. «Enfant, nous allions à l'école pendant sept mois et durant les cinq autres, nous étions en vacances pour aider aux travaux de la ferme. Nous avions donc cinq mois pour créer notre monde. L'un de nos passe-temps favoris était de construire des cabanes secrètes dans les bois, où personne ne pouvait nous atteindre», se souvient Not Vital. L'immense parc en pente, à Sent, que l'artiste a acheté en friche à la fin des années 90, est désormais un repère de cabanes utopiques. C'est là qu'il a installé des sculptures habitables, toujours à la frontière de l'œuvre et de l'habitat. L'une des plus spectaculaires est la Disappearing House, une maison qui peut disparaître entièrement sous terre ou émerger, au gré d'une télécommande. Construite avec l'aide d'un ingénieur de Sent, qui travaillait avec Peter Zumthor, elle a attiré la curiosité de grands architectes comme Norman Foster. «Ç'aurait été un refuge idéal pour Saddam Hussein ou Kadhafi. Je viendrais bien avec vous mais on ne peut commander la maison que de l'extérieur.

Vous voulez descendre?» demande Not lors de ma visite. Un bref instant de doute. Si je disparais sous la terre d'Engadine et que l'on m'oublie, mes os feront-ils partie d'une installation artistique ultérieure? Je descends finalement. Malgré la plongée dans l'obscurité presque totale, une lumière verte est reflétée par la peinture des murs, phosphorescente: on sent que l'herbe n'est pas loin, au-des-

sus. Le noir, la solitude absolue, la peur de la mort: la cabane convoque les peurs les plus archaïques. Elle suscite par la même occasion la confiance nécessaire que l'on doit placer en l'autre, en son environnement et dans le cours des choses pour pouvoir survivre, jour après jour – méditai-je quelques instants sur la chaise longue Le Corbusier flanquée d'une peau de bête qui meuble cette unique pièce vide. Pour quelques instants, se soustraire au tumulte du monde, comme lorsque, enfant, la cachette était parfaite. Une quiétude absolue dans cette chambre à soi et un léger soulagement, avouons-le, de reparaître au monde. Bien plus que des maisons, Not construit un répertoire d'émotions qu'il n'a de cesse de vouloir enrichir. Le parc est dense, immense, généreux. Traversé par une rivière, abrité par une forêt. Jalonné de recoins qui abritent des cabanes, ou des sculptures, qui proposent des expériences. Ici, les vestiges d'une yourte éclairée par des lanternes en vessies de veau. Là, des bouses de vache en bronze. Le jeu des matériaux se confond avec celui des mots. A quelques mètres de la piscine, le sol devient mou et se dérobe sous les pieds. Une scène de théâtre à ciel ouvert défie les lois de la gravitation. Des têtes de chameau en acier sculpté et montées sur des poutres hautes de plusieurs mètres permettent de franchir la rivière. Frisson garanti. Une tour chevelue et un nid d'aigle emportent eux aussi le visiteur en altitude. En contrebas, une cabane pour écouter les bruits de la rivière. Puis une maison de verre faite à Murano, un nid pour les oiseaux, un pont miroir qui s'efface derrière le reflet de la nature. Not constate: «C'est facile de faire

> Suite en page 8



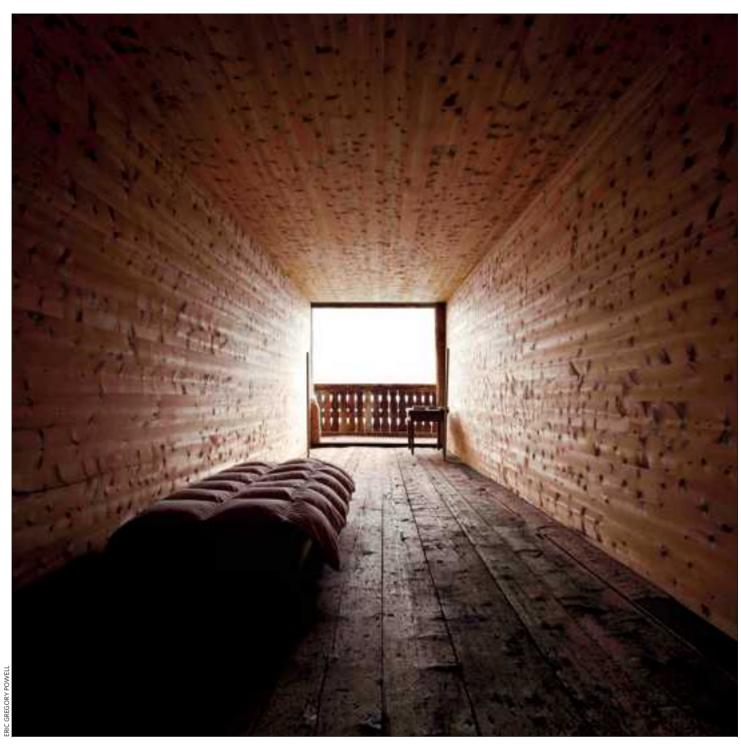


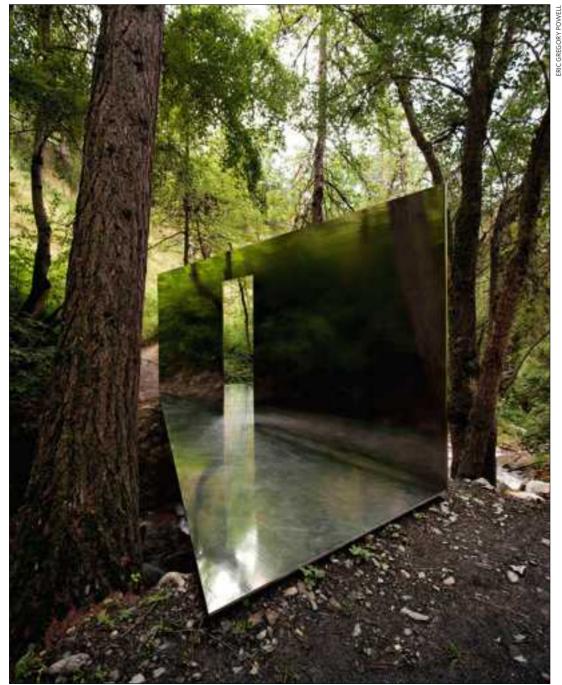
#### > Suite de la page 7

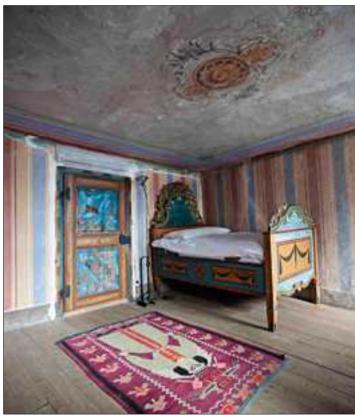
rêver les enfants, ça l'est beaucoup moins de faire rêver les grands.» Si le parc se visite à certaines conditions, Not ne fait pas cela pour épa-ter la galerie. Il garde ses mystères le plus secrètement possible, mon-tre rarement des photos, répond peu aux interviews. Durant la visite, il ne cesse de dire: vous reviendrez un autre jour pour visiter ceci ou cela. Surtout, ne pas tout dire, ne pas tout montrer. Ne pas épui-ser le mystère, laisser penser que le royaume est infini. Dissimuler à mesure que l'on dévoile. Récemment, Not Vital s'est mis à peindre. Beaucoup de portraits. Des visages presque noirs, enveloppés de blanc et de gris. Il dit: «Ce qui est important, c'est l'aura, plus que le visage. Souvent, ce qui est périphérique est plus important que ce qui est au cœur du sujet.» Je me souviens de cette phrase qu'il aimait à son sujet: «En fin de compte, on ne sait rien de lui.» En Engadine, Not nous a ouvert quelques-uns de ses refuges. Un réseau d'ancrages si forts qu'il permet de ne pas se fixer, d'inventer sans cesse des lieux où l'on se projette, sans être prisonnier d'aucun d'entre eux. Il a égrené sa trajectoire pour mieux abriter le mystère des origines: pour Not Vital, le Heimat est un élan, sous les auspices d'un saut de Nijinski.

\* Not Vital sera exposé au Cabinet d'arts graphiques du Musée d'art et d'histoire de Genève du 17 janvier au 13 avril 2014.

Ci-contre: intérieur d'une chambre en bois d'arolle de la maison de Tschlin. En bas, de gauche à droite: **Invisible Bridge** (2010) dans les jardins de la Fondation à Sent; une chambre de la maison







Ne pas épuiser le mystère, laisser penser que le royaume est infini. Dissimuler à mesure que l'on dévoile.



## Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906



#### HORS CHAMP

L'architecture et le design sont loin de se résumer à une culture du bâtiment et de l'objet. Ce sont des champs de recherche traversés par de nombreuses autres disciplines, tendus vers la qualité de vie et à l'écoute des véritables enjeux d'aujourd'hui – sociaux, écologiques, politiques. Dans cette rubrique, un philosophe et un artiste se penchent sur le «Heimat».

## REGARDS

#### Par Nicolas Tavaglione, philosophe

### Aimez-vous Heidi?

avion tourne lentement autour du lac Léman, dont les eaux bleues scintillent au bout de l'aile penchée. hublot, mon j'éprouve une petite pulsation de confort retrouvé. Malgré les délices exotiques du voyage et la crispante perspective du retour au travail, mes semelles brûlent de fouler à nouveau un sol si familier. Après l'étrangeté des mœurs et des paysages lointains, le camaïeu propre en ordre des champs nettement découpés me fait l'effet de bras ouverts pour m'accueillir. Je n'ai pas encore rejoint mon quartier, pas encore atteint ma rue, pas encore franchi le seuil de mon logis. Mais déjà cabriole en moi cette pensée joyeuse: «Enfin chez moi.»

L'expérience est commune, et donne à l'idée de Heimat un ancrage vécu qui paraît sans appel. L'être humain, dit-on souvent, a besoin d'appartenir. A un territoire, à un peuple, à une communauté ethnique, linguistique ou religieuse, qu'importe: il lui faut un chez-soi garant de chaleur et de sécurité, sans lequel l'individu devient fétu de paille battu par les vents de l'incertitude. Toute aventure s'appuie sur un camp de base où l'explorateur peut venir lécher ses plaies. La vie humaine n'est pas différente, et le Heimat serait le camp de base de nos tribulations existentielles. Ce besoin légitime, poursuivent certains, doit recevoir une traduction politique. L'Etat, responsable du bonheur de ses administrés, doit protéger leur camp de base et s'assurer qu'ils retrouveront toujours, une fois descendus de l'avion, la protection paisible de l'appartenance familière.

C'est dans cette perspective, glissant d'un sentiment banal à un jugement politique, que s'inscrit naturellement le nationalisme. On peut comprendre les nationalismes classiques du XIXe siècle les nationalismes «bâtisseurs d'Etat» – comme l'effort de donner une carapace institutionnelle au Heimat: sans structure politique pour lui donner forme légale et force historique, notre «chez moi» est tributaire des volontés peutêtre prédatrices de nos voisins. On peut également comprendre les nationalismes contemporains ces nationalismes xénophobes exploités par les droites populistes un peu partout dans le monde comme la volonté de verrouiller notre «chez moi» contre les influences extérieures qui risqueraient de le diluer. L'immigré, rendez-vous compte, ne parle pas ma langue: ne saurait communier avec moi dans l'amour d'un terroir qui n'est pas le sien; n'a pas acquis comme une seconde nature le respect de nos lois; ne connaît pas nos formules de politesse; et manifeste en 1000 domaines des goûts insolites où je ne puis me retrouver. Laissez-le s'installer en nombre, et il viendra perturber immanquablement la familiarité des usages qui nous sont propres. Le «Heimat», s'il n'est plus familier, n'est plus le Heimat. C'est ainsi que la magie noire des calculs politiques peut transformer une expérience commune inoffensive, comme le plaisir de rentrer chez

soi, en ressentiment acide propice aux haines et aux chasses aux sor-

Mais la transition de l'amour du Heimat à l'engagement nationaliste n'est pas aussi évidente qu'il n'y paraît, et se heurte à deux puissants obstacles. Le premier est d'ordre conceptuel: lorsque je soupire: «Enfin chez moi», à quoi exactement suis-je en train de faire référence? Peut-être à mon Etatnation, mais pas nécessairement. On entre ici dans une zone de brouillard idéel, et il n'est pas dit que le projet nationaliste puisse en sortir sain et sauf. Le second problème est d'ordre éthique: à supposer que l'on sache exactement ce que «chez moi» veut dire, quelles conséquences morales et politiques peut-on en dériver? Examinons ces deux problèmes tour à tour.

#### La nation, ce foyer sans feu

Qu'est-ce que mon «chez moi»? La réponse nationaliste la plus classique est bien connue: être chez soi, c'est être enveloppé dans un groupe culturel uni par une histoire commune et par des liens de solidarité civique. Telle est ce qu'on appelle la conception ethno-civique de la nation. Je suis chez moi, dans mon Heimat, quand je suis lové dans le giron de mon Etat-nation et de sa langue, de sa culture, de ses coutumes homogènes. Mais cette réponse classique est une définition bancale de l'Etat-nation et une interprétation sauvage du sentiment d'être chez soi. C'est une définition bancale de l'Etat-nation parce que tout Etat-nation n'est pas homogène. Comme devraient le savoir tous les Helvètes, il existe des nations pluriculturelles - et des cultures plurinationales. La conception ethno-civique jette donc un regard trop simpliste sur la

Et elle ne vaut guère mieux pour comprendre le sentiment d'être chez soi: je me sentirais chez moi car je parie ia iangue, car je connais l'histoire, car je suis le sujet des lois du pays. Mais les affects liés au Heimat – comme le fameux Heimweh, cette douleur nostalgique d'être éloigné de chez soi peuvent-ils s'attacher à des objets aussi abstraits? C'est peu probable. Et on comprend certainement mieux le «chez moi» si l'on se détourne de la communauté culturelle ancestrale pour s'inspirer d'auteurs comme l'ethnométhodologue américain Harold Garfinkel. Je me sens chez moi quand je maîtrise ce qu'il appelle le «socle routinier des activités ordinaires» cet arrière-plan d'attentes communes qui nous permet d'interpréter les interactions quotidiennes sans devoir, à chaque occasion, se creuser les méninges pour donner sens aux comportements ou aux paroles d'autrui. Je me sens chez moi quand «cela va sans dire»: nul besoin de déchiffrer les conduites, car elles s'inscrivent dans une grille d'interprétation jamais verbalisée que je maîtrise, par habitude, sur le bout des doigts. Et si je quitte mon chez moi, mes grilles d'interprétation sont brouillées. Transportez un Romand à Montréal. Notre Romand connaît les règles d'arrièreplan qui gouvernent, pour les francophones européens, l'usage du «Vous» et du «Tu»: grossièrement dit, on tutoie ses amis. Arrivé à Montréal, il découvre que tout le monde ou presque le tutoie – dans les boutiques, dans les cafés, au coin des rues. De retour au pays, il raconte enchanté: «Les Montréalais sont super amicaux.» Et il se trompe. Les Montréalais ne sont ni plus ni moins amicaux: les règles d'arrière-plan en vigueur là-bas distribuent autrement le «Vous» et le «Tu». On n'y tutoie pas seulement ses amis. Et notre Romand, perdu dans la traduction du «socle routinier des activités ordinaires», a tiré une conclusion hâtive. Comprenons le «chez-soi» de cette manière, et le sentiment de confort retrouvé de retour au pays semble tout naturel: me voici revenu là où les choses vont de soi, offrant à mes facultés d'interprétation un repos mérité. L'attachement aux objets et aux marques familières – comme les couteaux Victorinox ou le Cenovis - s'explique du même coup: points de référence de nos échanges verbaux et matérialisations visibles de l'arrièreplan caché, ils signalent graphiquement la permanence du socle tion, on imagine évidemment qu'il y a des liens. Mais rien d'aussi simple et direct que le souhaiterait une récupération nationaliste du Heimat.

Les amis du nationalisme, comme l'Anglais David Miller, préfèrent parfois, à l'option ethno-civique, une conception volontariste des nations: une nation, comme le soutenait déjà Ernest Renan à la fin du XIXe siècle, est un

«plébiscite de tous les jours». Elle n'est qu'un phénomène subjectif, constitué par la croyance chez ses membres d'appartenir au même ensemble et par leur volonté de faire collectif. Quels que soient les mérites de cette définition de la nation, c'est une bien pauvre théorie du sentiment d'être chez soi. Dans mon avion fendant l'espace au-dessus des paysages familiers, je ne suis pas ému par une volonté. Ma volonté, je puis sans peine la transporter avec moi dans les toundras distantes et les métropoles inconnues. Et je peux la perdre, au lendemain d'une élection déprimante qui me donne le sentiment de vivre au milieu de sauvages, dans ma ville natale ellemême. Si la nation est une volonté, alors ce n'est pas ma nation que célèbre «Enfin chez moi». Et les nationalistes semblent se tromper de retrouvailles.

#### Envoûtement monomaniaque

Du sentiment d'être chez soi à l'amour de la nation, la route est donc moins directe que prévu. Et même si elle l'était, le nationaliste ne serait pas pour autant arrivé à bon port. «Il faut défendre la nation», clame-t-il, les pectoraux tendus par l'effort tribunicien. Pourquoi? Parce qu'on a tous le besoin et le droit de se sentir chez soi. L'amitié nationale est le meilleur ferment de la justice. La liberté de s'autodéterminer est un privilège inaliénable de chaque peuple. Et une vie heureuse ne saurait se concevoir hors des affinités communautaires. L'antienne est connue, mais fondée sur un argument bancal. Comme le soutient le philosophe Jacob Levy, le nationalisme part d'une thèse assez plausible: il est permis, et peut-être obligatoire, de manifester une partialité morale modérée en faveur de celles et ceux qui appartiennent aux mêmes communautés que nous. Si deux enfants sont captifs d'une bâtisse en feu, j'ai certainement le droit, et probablement le devoir, de sauver d'abord mon fils avant celui de mon voisin. Mon fils et moi, en effet, appartenons à la même communauté affective. Or, poursuit Levy, chacun d'entre nous appartient non pas à une communauté, mais à plusieurs. J'appartiens à la communauté politique suisse, à ma famille, à ma ville, à mon quartier, au réseau des secundos d'origine italienne, au club des amateurs de séries américaines, à la ligue des admirateurs de Proust entre autres. Le nationaliste voudrait qu'une seule de ces communautés prenne l'ascendant sur toutes les autres. Et ce faisant, il voudrait décider à ma place où je me sens chez moi. Prétendant respecter le goût humain pour l'enracinement, le nationaliste le contrarie au contraire de manière frontale-par envoûtement monomaniaque pour l'Etat-nation.

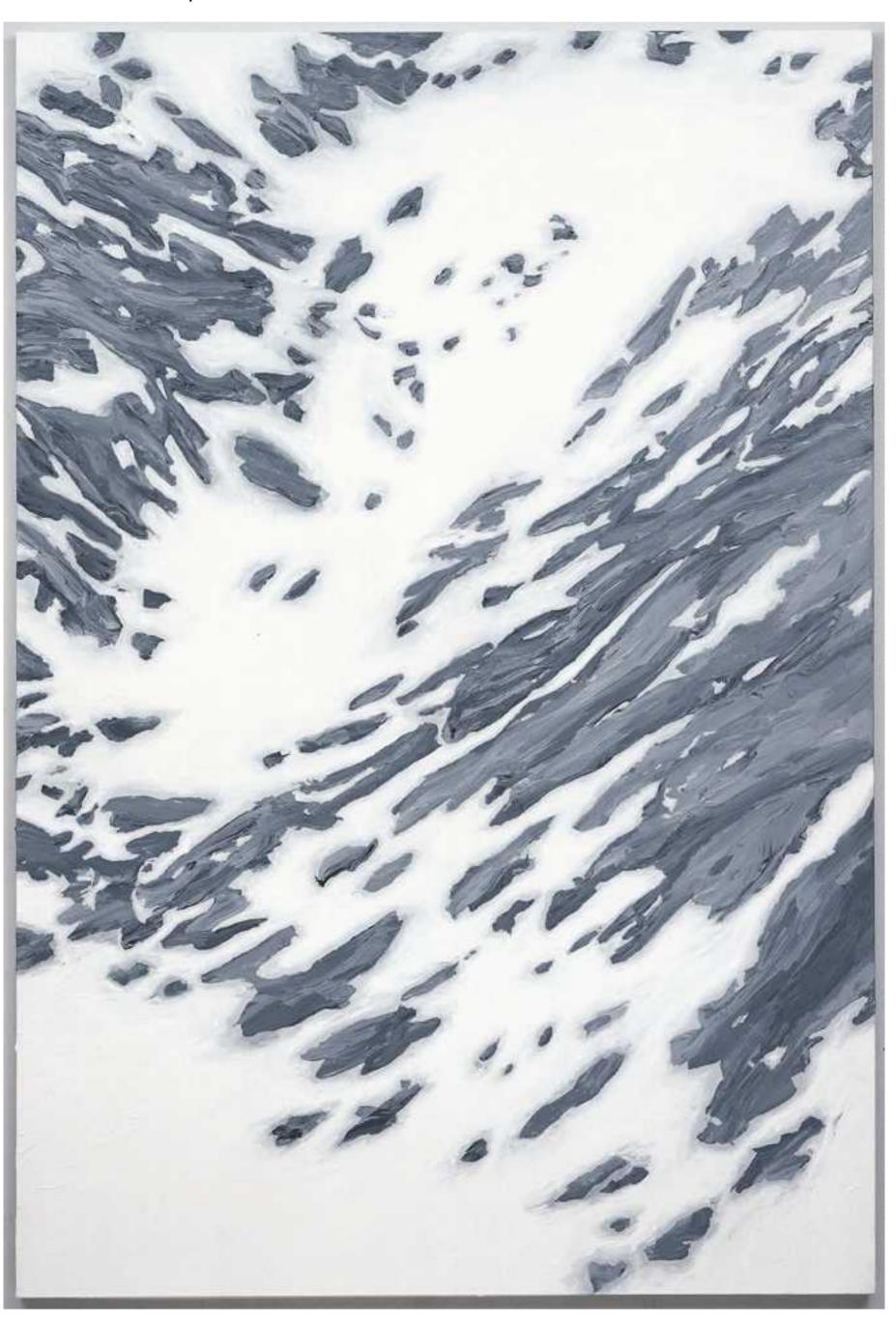
Me voilà soulagé. La logique me permet d'être content de me sentir chez moi sans tomber dans les bras du nationalisme. Il apparaît ainsi, et c'est une bonne nouvelle, qu'on peut aimer son Heimat sans forcément rêver que des gardes armés perchés sur de hauts miradors arrêtent chaque rastaquouère pointant à l'horizon d'un: «Stop! Aimez-vous Heidi?»

Nicolas Tavaglione est Docteur en science politique, spécialisé en philosophie politique, Maître-Assistant à l'Université de Genève. Il travaille sur la philosophie de l'Etat de droit, l'éthique de la guerre et de la violence politique, et la bioéthique. Il est l'auteur du «Dilemme du soldat», Labor & Fides, 2005. Et de «Gare au gorille. Plaidoyer pour l'Etat de droit», Labor & Fides, 2010.

Me voilà soulagé.
La logique me permet
d'être content
de me sentir
chez moi sans tomber
dans les bras
du nationalisme.

# CROISÉS

#### Par Aloïs Lichtsteiner, artiste



Aloïs Lichtsteiner est un peintre suisse né en 1950. Il travaille notamment sur le thème de la montagne. Dans ses œuvres en noir et blanc représentant des versants enneigés, il évoque le vide existentiel et l'espace: «Ma maison est au-dessus de la ligne des arbres.»

Sans titre (montagne), 2002 Huile sur toile 240 x 180 cm Collection Jamileh Weber, Zurich Galerie Kornfeld, Bern Galerie Ivo Kamm, Zurich www.aloislichtsteiner.com CIAO!

# L'Institut suisse de Rome, un exil rêvé

La Villa Maraini accueille chaque année six artistes et six chercheurs helvétiques en résidence. Reportage. Par Catherine Cochard.

Reportage photographique de Guillaume Perret



Les jardins qui entourent la Villa Maraini offrent aux hôtes une parenthèse de tranquillité au cœur de la Ville éternelle.

l faut grimper pour atteindre les hauteurs du Pincio, une colline romaine qui ne fait pas partie des sept monticules antiques mais qui, indéniablement, compte comme un des hauts lieux de la Ville éternelle. Située au nord du Quirinal et en surplomb du Champ de Mars, elle est aujourd'hui connue pour abriter les grands hôtels de la capitale – le long de la cinématographique Via Veneto ainsi que les villas et jardins ayant appartenu à d'illustres familles romaines, à l'instar de la Villa Borghese ou de la Villa Médicis.

C'est sur ces hauteurs qu'est perchée l'imposante Villa Maraini, sur un piédestal artificiel lui permettant de toiser panoramiquement la Ville éternelle tout en se distinguant des autres maisons du voisinage. Construite entre 1903 et 1905 selon les plans de l'architecte suisse Otto Maraini pour son frère l'industriel de Lugano Emilio Maraini, la maison devint propriété de la Confédération helvétique en 1947, par donation de Caroline Maraini-Sommaruga, la veuve de l'homme d'affaires tessinois ayant fait fortune dans le sucre. Conformément au souhait de la donatrice, le Conseil fédéral désigna un an plus tard la demeure comme le siège de l'Institut suisse de Rome.

Fondation de droit privé, l'ISR possède un budget annuel de 3 millions de francs, financés quasiment en totalité – il existe quelques sponsors non publics comme la Banque de la Suisse italienne – par la Confédération, soit par un triumvirat composé de Pro Helvetia, le Sefri (Secrétariat d'Etat à la formation, à la recherche et à l'innovation) et l'Office fédéral de la culture. L'institut met au concours chaque année des sejours – inditu lés «Studio Roma» – de trois à dix mois en résidence pour six artistes et six chercheurs universitaires.

La Villa Maraini a pris pour modèle architectural la «villa suburbana» de l'Antiquité: elle est suffisamment proche du centre-ville pour profiter des divertissements mais permet, en tout temps, de se tenir à l'écart de l'agitation. Un très haut mur, sur la Via Ludovisi, masque la bâtisse et entretient le mystère. De derrière cet intrigant paravent, le promeneur perçoit les dimensions de la propriété et la hauteur atteinte par la tour de la demeure. Les résidents de l'adresse doivent être des personnes importantes tant la position de la villa est privilégiée. Un sentiment qui se confirme une fois que l'on pénètre dans l'enceinte de la propriété et que l'on flâne dans ses jardins ornementaux, chemin faisant entre les palmiers et arbres fruitiers qui guident le regard le long des lignes de la maison principale et en direction des toits romains en contrebas...

Ce sentiment de hauteur et d'exception n'est pas le fruit de l'imagination mégalomane du visiteur. A l'origine, l'architecture de la villa a été pensée pour symboliser la réussite d'Emilio Maraini et l'impor-

Le Temps | Mercredi 30 octobre 2013



eux de perspectives et reproductions d'éléments décoratifs de l'Antiquité, de la Renaissance et du Baroque: un faste somptueux se dégage de la villa.

ance que l'homme – plusieurs fois décoré par l'Etat tricolore – avait raison du reisté italiennes. Le Luganais avait dopté la nationalité transalpine rers la fin des années 1880 et s'était ville plus é ait élire en 1893 au Conseil muni-

ripal de Rieti, la ville non loin de Rome où il avait installé sa prolifique fabrique de sucre. Enfin, en 1900, l'industriel devint député au parlement romain. C'est certainement cette dernière fonction qui le poussa à s'installer dans la capitale et à se faire construire une demeure ligne de ses fonctions.

«Bien que la villa soit le produit l'une histoire d'émigration suisse couronnée de succès, elle n'a rien l'helvétique, dans sa monumentaité, explique le Grison Michele Luminati, directeur de l'ISR, juriste et héoricien spécialisé dans l'Hisoire du droit. Il s'agit d'un type de lemeure bourgeoise très en vogue à l'époque de sa construction. On en retrouve des similaires au bord lu lac de Lugano.» Ce modèle

pourvu d'une tour-belvédère d'angle s'était imposé à l'architecte en raison du panorama offert par le terrain du Pincio, et on raconte même que seule la coupole Saint-Pierre offre un point de vue sur la ville plus élevé que celui-ci.

Pour accéder à la maison de maître, il faut soit longer au nord la loge de concierge, soit au sud la dépendance qui abrite aujourd'hui les ateliers des résidents artistes. Brique ornementale émaillée, colonnes de marbre, tympans de fenêtres richement décorés ou encore corniches antiquisantes: un faste somptueux se dégage de l'extérieur du bâtiment comme de l'aménagement intérieur, où se multiplient les jeux de perspective, les points de vue sur l'extérieur et les reproductions d'éléments décoratifs de l'Antiquité, de la Renaissance et du Baroque. Chaque détail visant à satisfaire aux exigences de la grande bourgeoisie et à renforcer la représentativité sociale de l'édifice.

Au-dessus de la bâtisse aux lignes italiennes flotte le drapeau de ses résidents.

«La plus grande difficulté de l'institut, c'est le risque d'isolement auquel sont confrontés les résidents, développe Michele Luminati. Cet endroit est tellement agréable à vivre, on s'y sent si bien qu'on peut très bien se laisser enfermer par les beautés et le confort des lieux. De plus, le quartier où se situe l'ISR est celui des grands hôtels et de la Via Veneto... Il n'est absolument pas représentatif de Rome. Nous cherchons donc à multiplier les occasions pour que les membres qui vivent ici entrent en contact avec la ville et ses habitants.

A l'ISR, l'accent est mis sur le contemporain et cela par le biais de conférences, de concerts et autres événements ouverts au public. «Comme la ville baigne dans la culture classique, on travaille sur le présent et l'avant-garde afin de proposer une offre culturelle entre art et science qu'on ne trouve pas forcément ailleurs qu'à l'institut», poursuit le directeur. Des propositions qui visent à stimuler les échanges entre les artistes et les scientifiques en résidence. «Avec le nouveau programme de résidence Studio Roma, nous voulons que les membres - en parallèle à leur projet personnel - réfléchissent ensemble à certaines problématiques. Nous encourageons les approtransdisciplinaires et œuvrons à augmenter la porosité entre les idées et à assouplir les structures mentales des différents champs des sciences humaines.»

On est loin, très loin du stéréotype de la Suisse qui se mure derrière ses Alpes, du pays aux vallées – et mentalités – fermées. «J'ai le sentiment qu'une des qualités des Suisses, conclut Michele Luminati, c'est justement la facilité de s'intéresser à la culture de l'autre! Le pays est si petit qu'on est tout de suite chez le voisin! Et la Villa Maraini en est une excellente illustration: ni vraiment italien ni vraiment suisse, le lieu se veut international et cultive le multiculturalisme cher à notre pays. Et en disant cela, je ne me réfère pas uniquement aux différentes langues parlées, mais plutôt aux origines diverses des membres qui résident à l'ISR et qui représentent cette Suisse multiculturelle où on vit, très naturellement et au quotidien, ce mélange de mentalités. Entre les murs de l'institut, c'est aussi cette atmosphère qui

> Suite en page 14

«Durant ma résidence, j'ai beaucoup sillonné la ville avec mon scooter et privilégié les rencontres accidentelles. C'est seulement vers la fin de mon séjour que j'ai su comment je voulais transformer tout ce que j'avais vu.

A l'époque, l'ISR n'avait pas la structure qu'il offre aujourd'hui aux résidents. C'était plutôt monacal comme endroit, j'avais simplement une chambre et un atelier à disposition ainsi que l'accès à la cuisine en commun et à la bibliothèque. Le lieu n'a donc pas vraiment eu d'impact sur mon projet, il s'agit surtout d'un espace où j'étais nourri, logé et blanchi. Quant à mon travail, c'est la ville de Rome autour de l'institut qui l'a remodelé.

Comme toute autre grande maison bourgeoise de Rome, la propriété est très luxueuse. On y pénètre par un long couloir taillé dans la roche qui mène à un ascenseur montant jusqu'au dernier étage où logent les membres. Mon atelier était dans la tour, encore plus haut. La hauteur de l'immeuble crée un sentiment d'isolement par rapport au reste de la ville et force à la réflexion.

Je n'ai jamais considéré que le but d'une résidence c'était de me sentir comme à la maison, ailleurs. Mais aujourd'hui, comme je suis membre à vie de l'institut, je peux y loger quand je suis à Rome pour le travail. C'est quand j'y retourne que je me sens comme chez moi!»

Shahryar Nashat, artiste, vit et travaille à Berlin et à Genève, en résidence à l'ISR en 2003.

PUBLICITÉ

isu'l

#### bulthaup



Chacun a des souhaits, des besoins individuels et sa propre organisation. Nous avons imaginé la solution. bulthaup b3 répondra toujours à vos attentes, aujourd'hui comme demain.

reichel cuisines sa. genève www.reichel.bulthaup.com

cuisine et table sa. lausanne www.lausanne.bulthaup.com





A l'intérieur, seuls quelques meubles - comme ceux des salles de travail - trahissent la nationalité de l'institut. A l'extérieur, tout laisse à penser que la Villa Maraini fut construite pour et par des Romains. Les espaces de réception sont, quant à eux, conservés comme de véritables pièces de musée.



ailleurs, par un déplacement temporaire qui permet de découvrir ce qu'on ne trouve pas dans le permanent, et il s'agissait de ma troisième année de résidence à l'étranger. Je n'ai pas postulé par hasard à l'ISR, je voulais passer une année à Rome, m'extraire de mon milieu de vie en Suisse pour me plonger dans ce contexte historique et artistique classiques. Un contexte particulièrement en phase avec mon projet initial, soit un opéra performatif s'inspirant notamment des films italiens et des tragédies. Rome était donc le lieu idéal. En cours d'année, d'autres projets ont vu le jour, découlant de l'aura particulière de la villa. Il s'agit d'un bâtiment pas très ancien, construit de manière bizarre sur une fausse colline et qui imite le style baroque. On est à Rome sans vraiment y être. On se trouve dans une grande demeure, le temps est comme suspendu. Ce qui m'a permis d'oublier tout le reste, de prendre cet espace comme un lieu où tout est possible.

«Mon travail se construit par le fait même d'être

Je n'ai pas eu de difficultés à m'adapter à un nouveau lieu de résidence, car il s'agit de mon mode de vie: je suis toujours dans l'ailleurs. Lors de ma précédente résidence, j'étais allée en Inde. Les deux expériences n'ont rien en commun. A l'ISR, on se sent protégé et le lieu est si confortable qu'on pourrait très bien passer l'année dans l'Institut sans même ressentir le besoin de se confronter à la ville. Alors qu'en Inde, le lieu de résidence était beaucoup plus rudimentaire... Sortir était une nécessité.»

Anne Rochat, artiste vidéaste et performeuse, habite et travaille à Lausanne, en résidence à l'ISR de fin septembre 2012 à mi-juillet 2013.







#### > Un sujet d'étude

Fascinée par l'ISR, cet espace hors du temps où elle a séjourné comme membre scientifique en 2007-2008, l'historienne et chargée de cours à l'Université de Fribourg Noëlle-Laetitia Perret s'est penchée sur l'histoire de l'institution qu'elle décrit «comme une petite île suisse au centre de Rome». «Je me suis rendu compte que personne ne connaissait vraiment les événements qui avaient marqué la fondation de l'Institut et son évolution. J'ai donc proposé d'écrire un livre sur le sujet.» Ce travail de trois ans a bénéficié du financement commun du Secrétariat d'Etat à l'éducation et la recherche, de l'Office fédéral de la culture et de l'ISR. Cette recherche prend désormais la forme d'un livre, destiné à un large public, qui paraîtra à la fin 2013 sous l'intitulé L'Institut suisse de Rome (1945-2013). Entre culture, politique et diplomatie. «J'ai commencé par ranger les archives de l'institut, à

«J'ai commencé par ranger les archives de l'institut, à Rome. Mon attention s'est ensuite portée sur les nombreux documents relatifs à l'Institut conservés aux Archives fédérales à Berne. Des recherches ont également été menées dans plusieurs autres institutions, en Suisse et en Italie, à l'Archivio Centrale dello Stato ou à l'Archivio storico diplomatico del Ministero degli affari esteri. Ce travail a également été nourri par les précieux témoignages et récits de personnes ayant participé de près ou de loin au développement de l'ISR.»

L'historienne a concentré ses efforts autour des aspects culturel, politique et diplomatique de l'institut. «Retracer l'histoire de l'ISR, c'est observer, comme dans un miroir, le reflet d'une histoire plus vaste qui concerne la Suisse et les relations qu'elle entretient avec l'étranger, avec l'Italie, mais aussi avec ses propres artistes et scientifiques. Une histoire qui reflète particulièrement bien les traditions helvétiques et la manière dont s'entremêlent, chez nous, culture, politique et diplomatie. L'histoire de cette institution singulière s'inscrit par conséquent dans une perspective large: l'histoire du rayonnement culturel et scientifique suisse à l'étranger, et plus particulièrement dans la capitale italienne, lieu de rencontres par excellence.»

Arrivée à l'institut en septembre 2007 pour terminer sa thèse de doctorat en histoire médiévale, Noëlle-Laetitia Perret a découvert l'Italie. «Peu de villes offrent autant de trésors artistiques, de vestiges du passé, de richesses accumulées dans les musées, les archives et les bib thèques.» Paradoxalement, son séjour lui a également permis de voir de nouvelles facettes de la Suisse. «J'ai expérimenté, au quotidien, la diversité de notre pays en vivant et en travaillant avec de nombreuses personnes majoritairement Suisses pendant plus d'une année.» La langue parlée dans la cuisine du 5e étage, réservée aux membres, varie d'une année à l'autre, en fonction des résidents et de leurs origines. «Les visiteurs des autres académies étrangères établies à Rome sont souvent frappés d'y entendre parler tant de langues différentes et de voir se mélanger tant de traditions culinaires, qu'elles proviennent du pays ou d'ailleurs!» C. Cd



«Durant ma résidence, je rédigeais une thèse de doctorat sur la rencontre entre la Chine et l'Occident à la Renaissance et plus particulièrement sur les écrits de Matteo Ricci, premier missionnaire européen à entrer en Chine. Mon séjour à l'ISR m'a permis de travailler quotidiennement aux Archives romaines de la Compagnie de Jésus, où se trouvent les manuscrits de Ricci et de nombreux documents sur la rencontre interculturelle à laquelle la mission jésuite a donné lieu.

Entre les murs de l'ISR, on se sent très vite et très facilement chez soi. Le directeur d'alors, Christoph Riedweg, sa disponibilité, son enthousiasme fédérateur et son intérêt pour le travail de chacun y étaient pour beaucoup. D'autre part, comme je suis venu avec mon épouse Aline et ma fille Aurélia (qui a fêté ses 2 ans là-bas), je disposais d'un petit appartement dans la résidence, à l'instar d'une autre famille (deux appartements sont à disposition des membres qui viennent avec leurs enfants). Les visites de l'ambassadeur de Suisse à Rome, de deux conseillers fédéraux (Pascal Couchepin et Didier Burkhalter), de diplomates et autres personnalités, la langue suisse alémanique qui résonne parfois dans les couloirs, les plaques d'immatriculation des voitures stationnées dans le parc: tout cela me rappelait que l'ISR est attaché à la Suisse. Mais l'institut est un lieu qui se veut ouvert sur Rome, en dialogue avec la ville, et, de fait, l'est. A Rome, pas de «Heimweh» (mal du pays, ndlr). Sans doute parce que l'ISR fait tout (et y parvient largement, dans mon cas du moins) pour devenir le chez-soi de chacun. Lors de mon séjour en Suisse, à Noël, je me suis d'ailleurs surpris à dire que j'allais bientôt «rentrer chez moi», c'est-à-dire à l'institut. C'est, à ce titre, difficile pour beaucoup de devoir quitter l'institut. J'y retourne moi-même au moins deux fois par année depuis mon séjour, pour y travailler, mais aussi pour retrouver ce lieu qui fait désormais partie de ma vie.»

Matthieu Bernhardt, chargé d'enseignement au sein du département de langue et littérature françaises à l'Université de Genève, vit à Neuchâtel, en résidence à l'ISR en 2009-2010.

PUBLICITÉ



Philosophie d'investissement unique

Gestion de fortune indépendant Tradition bancaire genevoise

lérôme Monnier

depuis 1816

Jérôme Monnier Franco Furcolo
eur général Clientèle Privée et PME Genevoises

Directeur Private Banking Genère

Bien des patrimoines et des fortunes familiales sont issus d'entreprises et d'initiatives de personnes d'exception.

Patiemment construites, transmises de génération en génération, ou fruit d'une cession récente, ces richesses méritent une vigilance et un soin exceptionnels.

Une banque sûre, une qualité suisse de gestion, et une conception partagée de l'économie et des marchés financiers.

La Banque Cantonale de Genève: une vision différente de la gestion de fortune pour pérenniser vos succès financiers.



Genève Zürich Lausanne Lyon Annecy Paris Dubaï Hong Kong www.bcge.ch/privatebanking

**TRADITION** 

# Ruckstuhl, au fil du temps

La manufacture, implantée à Langenthal, produit avec une exigence tout helvétique revêtements de sol et tapis de créateurs à partir de fibres naturelles récoltées au bout du monde. Visite chez le maître du métier à tisser.

Par Géraldine Schönenberg



n îlot de constructions basses aux murs teintés d'un rose orangé délicat d'où émerge, à la verticale, une enseigne à la typographie calligraphique. Dans le paysage industriel de la localité bernoise de Haute-Argovie, devenue haut lieu de design depuis la création de la biennale Designers' Saturday\*, la fabrique à l'architecture discrète et intemporelle paraît aussi confidentielle qu'une maison de famille. A l'intérieur, la couleur et la lumière sont omniprésentes, jusqu'aux murs de brique badigeonnés de tons pastel dans les halles de fabrication où trônent des métiers à tisser monumentaux. Peut-être dans le but d'adoucir cet environnement abrupt peuplé de bobines de corde gargantuesques et de monstres de métal de plusieurs tonnes devant contenir des lés de dizaines de mètres que des navettes dociles trament inlassablement. Avec en arrière-fond un cliquetis régulier, une senteur lourde de végétal sec.

Dès l'entrée du batiment des visiteurs, passage obligé sur un monumental tapis-brosse mur à mur. La densité de la fibre hérissée et compacte se mesure sous la semelle, en guise d'introduction rugueuse aux valeurs de l'entreprise séculaire: force tranquille et pérennité. Car c'est depuis la fin du XIXe siècle que Ruckstuhl tisse savoir-faire helvétique et matières premières exotiques en kilomètres de revêtements de sol dont seront tapissés intérieurs, magasins (tels ceux de Dolce & Gabbana ou d'Armani), bureaux et entreprises du monde entier.

Le directeur, Peter Ruckstuhl, arrière-petit-fils de Moritz, fondateur de la fabrique en 1881, nous accueille avec une bonhomie joviale et des croissants cuits au feu de bois. Un souci d'authenticité dans le détail, fût-il culinaire. Car sur les métiers de la manufacture ne se trament que des matériaux naturels: coco, sisal, lin, laine, poil de chèvre, crin de cheval, viscose. Le

**«Approaching»,** une pièce phare de la collection Edition 2013, signée du couturier Hussein Chalayan. long des parois du showroom s'alignent des échantillons de textiles à l'infinie variété: de fibres, de camaïeux de tons, de structures. De tous ces petits carrés neutres ou colorés, du feutre de laine sec à la viscose moelleuse et chatoyante, on jauge d'un coup d'œil où l'on aimerait immédiatement poser ses pieds. Mais la perception visuelle est trompeuse. Le sol de la pièce où nous nous trouvons, par exemple, est revêtu de coco, une des spécialités de l'entreprise, la seule en Suisse à élaborer des moquettes de cette fibre hautement résistante qui se file à partir de la gangue chevelue du fruit. Devant notre scepticisme à envisager de fouler pieds nus ce tressage de cordes hirsute, Peter Ruckstuhl nous incite à nous déchausser pour démentir nos préjugés. «Nous mettons à la disposition de nos clients une chambre noire pour qu'ils testent les différentes matières sans les voir. Vous imaginez à l'œil que le coco n'est pas confortable mais essayez, vous verrez que c'est le contraire», déclare le directeur, avouant que son habita tion privée en est entièrement recouverte, jusque dans sa chambre à coucher. Effectivement, le contact direct avec l'épiderme est plus que tolérable, voire agréable, procurant un effet de massage. La fibre, importée du Sri Lanka, a connu ses heures de gloire il y a quarante ans et regagne du terrain aujourd'hui, selon Peter Ruckstuhl: «Le coco est devenu populaire dans les années 70 au moment où l'architecture a changé, le béton devenant visible dans les intérieurs. Il fallait apporter de la chaleur à ce matériau triste et froid, le béton associé au coco, c'est une combinaison idéale. On en a mis partout, dans les musées, les églises aussi car c'est un revêtement parfait pour l'acoustique. Le coco est indémodable, c'est comme le jeans, il met en valeur n'importe quel mobilier, des antiquités au contemporain.»

#### Des matières nobles venues d'ailleurs

Il faut dire que cette drôle de fibre indisciplinée représente le noyau affectif de l'entreprise, la graine fondatrice qui lui a



A l'atelier, bobines et échantillons sont les sources d'inspiration des designers de la maison.

permis de se développer et de prospérer. En effet, la légende familiale veut que Moritz Ruckstuhl, au cours d'un périple en bateau depuis l'Argentine en 1878, frappé par l'utilisation des nattes que l'on déroulait sur le pont pour empêcher les matelots de glisser par temps de pluie, entreprît dès son retour en Suisse de produire tapis et paillassons à partir de ce végétal ligneux. Un mythe sur fond d'exotisme qui se retrouve en filigrane de la production Ruckstuhl, des matériaux à la dénomination des couleurs, telle que «blanc rocaille du sable ayant pâli au soleil» ou encore «beige sec de la fourrure d'un chameau». Des nuances de la collection «Harmony House» qui tente de définir pour chaque espace d'habitation, parmi une gamme chromatique de toute la palette de l'arc-en-ciel et une déclinaison de structures variées, tons et types de revêtement adaptés. Même si, selon Peter Ruckstuhl. «les clients choisissent le plus souvent des tonalités naturelles ou beige. C'est un gros investissement un tapis mur à mur, on le fait une fois dans sa vie et on ne s'autorise

Plus raffiné, soyeux et élégant, le sisal, autre spécialité de la manufacture, présente un aspect de cordage tressé plus lisse. Provenant des feuilles de l'agave, une plante de la famille des cactus, la fibre est importée de Tanzanie et du Kenya. Sa trame régulière permet de le teindre plus facilement que le coco et lui donne une tonalité plus urbaine.

Mais c'est la laine, provenant essentiellement de la toison de moutons néo-zélandais, qui offre la plus grande variété de traitement (feutre, bouclette, chenille, etc.) permettant inclusions de matières, perforations au laser, laçage de cuir. De même que le lin ou la viscose (un dérivé de la cellulose), autres matériaux phares de l'entreprise, qui habillent de raffinement les intérieurs les plus cosy. «La viscose est très fine, au toucher, elle est similaire à la soie. Certains modèles sont tissés à la main en Inde, car nous ne disposons pas de machines adaptées à ce processus de fabrication. Mais cela reste une production de niche», déclare Peter Ruckstuhl.

#### > Suite en page 18









#### > Suite de la page 17

#### **Quand les artistes** domptent la fibre

A partir de ces matières premières malléables, dont le fil, préalablement teint, est livré en bobines à la manufacture, les designers de tout poil tricotent leurs propres canevas artistiques, qui seront réalisés par les ouvriers hautement qualifiés de chez Ruckstuhl. Une créativité exploitée depuis 2005 par l'actuel directeur, qui a lancé des éditions limitées et des collections originales, s'alliant aux plus grands noms du design, et aujourd'hui de la mode, érigeant le tapis en œuvre d'art, en pièce maîtresse du mobilier, et non plus en tonalité d'arrièrefond pourvoyeuse d'ambiance.

C'est ainsi que, dans la foulée d'Alfredo Häberli (2005) ou d'atelier oi (2010), la collection s'ouvre cette année à d'autres designers, à des architectes et à un couturier. Arik Levy, Victor Carrasco, atelier oï (qui remet l'ouvrage sur le métier), Patricia Urquiola mais aussi le créateur de mode Hussein Chalayan et les architectes du bureau suédois Claesson Koivisto Rune se sont frottés à la fibre animale pour élaborer des pièces thématiques. Hussein Chalayan a interprété la Route de la Soie à travers plusieurs modèles, dessinant sur l'un son itinéraire exact ou s'amusant sur un autre à détourner des motifs de tapis persan en bordure en les stylisant, tout en imprimant en son centre des figurines du jeu vidéo Space Invaders dans un ton rose électrique.

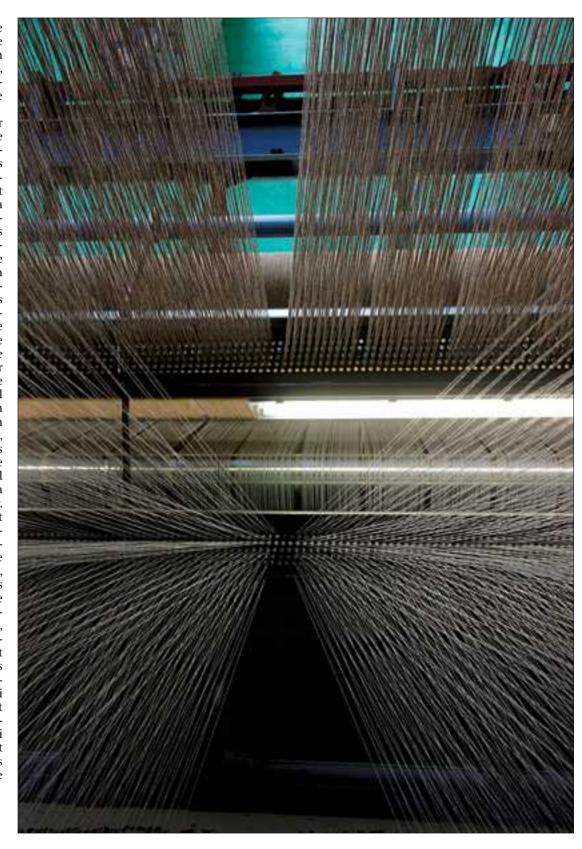
Moins iconoclaste, l'Espagnol Victor Carrasco a choisi de diluer un subtil dégradé de couleur ton sur ton diffusant une lumière vibrante. Arik Levy, lui, reste fidèle à ses volumes géométriques en traçant des dessins topographiques dans un camaïeu de vert, evoquant des champs vus d'avion vage de dalles couleur granit pour «Landscape».

Du bureau d'architectes Claesson Koivisto Rune émerge une ler et 2 novembre 2014.

création plus classique intitulée «Palm Leaf», la matière, dans une unicité de ton, étant travaillée en structures linéaires contrastées, caressantes au toucher, évoquant les nervures d'une feuille de palmier.

Une collection à haute valeur artistique qui obéit au credo de l'entreprise: «transformer des matières naturelles en produits culturels», Peter Ruckstuhl estimant que «ces modèles devraient être vendus dans des galeries». Il a notamment installé une exposition permanente de ses pièces les plus marquantes, dans une scénographie d'atelier oï, au cœur de la fabrique. La dernière collection à peine sur le marché, ce visionnaire se tourne maintenant vers de nouveaux projets liés à des savoir-faire venus d'ailleurs, tel ce tapis en sisal qu'il souhaite faire tricoter à la main en Colombie «Avec un fil épais, on peut monter 1 m<sup>2</sup> par heure», dit-il. Il quitte ainsi régulièrement son sol natal pour parcourir les continents en quête de processus de fabrication inédits et de nouveaux marchés, la manufacture exportant dans une vingtaine de pays d'Europe mais aussi en Amérique du Nord et en Asie (Japon et Corée), la Chine restant encore à conquérir. Mais ses voyages, dans le temps et l'espace, commencent dans l'intimité de son bureau où il s'est entouré de collections de cocos de mer, de mécanismes horlogers, de boutons de corne, de vasques en bois d'Afrique ou en rotin de Chine, d'anciens téléphones retraçant l'histoire de la fabrique, de navettes de métier, de pinceaux de calligraphie chinoise et encore de bocaux de pigments colorés. «Je ne peux me débarrasser de mes collections, j'en ai aussi à la maison, ma femme devient folle!» s'amuse-t-il. Bientôt, il passera la main à ses héritiers, qui montrent déjà leur engagement dans Tentreprise Tamiliale, les dans «Crack» ou encore un pa- nouveaux maillons de la dynastie Ruckstuhl.

\*La prochaine édition aura lieu les













siemens-home.ch

Souvent considérée jadis comme un simple espace de travail, la cuisine se transforme aujourd'hui de plus en plus en espace de vie. Il n'est donc pas étonnant que les exigences augmentent en termes d'agencement. Exigences qui seront différentes suivant que vous êtes attentifs à l'efficacité ou à la sécurité enfant, que vous attachez de l'importance au design ou au confort, que vous vivez à deux ou en famille. Siemens ne se contente pas de vous proposer une offre complète d'appareils encastrables, elle vous facilite également la cuisine, la réfri-

gération et la vaisselle grâce à de nombreuses innovations et en misant sur la perfection technologique, la modernité des lignes, une efficacité énergétique exemplaire et un design unique.

C'est un véritable plaisir d'utiliser des appareils Siemens. C'est bien l'avis de nombreux jurys de design.







CRÉATION

# Coucou me revoilà!

Réinventer l'horloge iconique suisse, c'est le défi lancé par le designer Claudio Colucci aux étudiants de la Haute Ecole d'art et de design de Genève. Tour d'horizon de ces nouvelles images d'Epinal.

Par Emilie Veillon

n chalet en bois dans un décor alpin. Des pives suspendues qui montent et qui descendent. Et ce coucou qui jaillit sous la pointe du toit pour chanter les heures... Depuis des siècles, le coucou traditionnel est emblématique d'une certaine facture suisse. Il représente les valeurs de simplicité d'une vie hors du temps, à la Heidi, dans un paysage bucolique sur fond de Lyoba et autres élans folkloriques. Seulement, les décennies passent. Le pays s'urbanise. L'écho du coucou ne retentit plus que dans les boutiques de souvenirs, chez quelques irréductibles montagnards ou certains hipsters. «A l'ère de la globalisation, j'ai voulu savoir comment la Suisse se positionne vis-à-vis de cette icône, à travers le regard contemporain de jeunes étudiants», explique le designer et architecte d'intérieur Claudio Colucci, basé à Genève, à Paris et dans plu-

sieurs villes asiatiques. Fasciné par «cet objet un peu kitsch, mais tellement littéraire et imagé», il a déjà griffonné quelques croquis et esquisses en vue de le revisiter lui-même un jour. Chiche.

Invité à animer un workshop d'été de trois semaines à la Haute Ecole d'art et de design de Genève, il propose à une vingtaine d'élèves issus de toutes les filières de dépasser l'image du coucou traditionnel pour s'interroger sur sa fonctionnalité et sa contemporanéité. Dans ce champ de liberté totale, une seule piste: garder la qualité principale du coucou qui est de raconter une histoire tout en égrenant les heures avec un chant régulier. Le résultat est impressionnant de beauté, de poésie et d'audace. Si bien qu'une exposition des meilleurs objets est prévue autour du monde, à commencer par la Fondation suisse à Paris, du 8 novembre au 8 décembre prochain. La suite en images.

#### > Coucou en cage

Dorothée Loustalot, Master design mode et accessoire et Johann Métral, Bachelor design bijou

«A l'image de la cage qui emprisonne un oiseau, le temps est une entrave à notre liberté. La preuve: même notre temps libre est conditionné par les minutes et les heures qui passent. Nous voulions interroger ce rapport au temps de manière poétique avec l'image de l'oiseau. Sommes-nous prisonniers des heures? Peut-on apprivoiser le temps?» interroge le duo. Leur coucou prend la forme d'une cage à canari traditionnelle du XVIIIe siècle magnifiquement épurée. Cet objet domestique, qu'on verrait bien posé sur un guéridon ou un buffet danois, dévoile onze barreaux blancs qui marquent les heures, celui de midi étant doré pour servir de repère. Au centre de l'objet, un canari en laiton fixé sur un balancier pivote sur lui-même et se penche vers chaque barreau comme l'aiguille d'une montre. Toutes les 30 minutes, il entame un chant différent. Une clé permet de remonter le mécanisme. «L'image de la Suisse est reflétée par la manière dont l'objet est réalisé. Nous avons emprunté le savoir-faire des usines de précision, la technologie de la haute joaillerie et de l'horlogerie, par l'usage de l'impression 3D, la découpe à l'automate pour toutes les pièces métalliques, à l'exception des trois pièces dorées manufacturées à la main. Le temps fonctionne grâce à un mécanisme de métronome que nous avons modifié pour obtenir le mouvement de l'oiseau et le son», conclut le duo.



# > Chalet sous haute surveillance Solkin Keizer, Master media design

«Le chalet traditionnel associé au coucou est à la base de ma réflexion. J'ai cherché à transposer cet élément du folklore suisse dans l'ère contemporaine: ses technologies, son rapport à l'image et à l'intimité», note Solkin Keizer. Son coucou est composé de deux pièces distinctes. Un morceau de bois sculpté par un artisan à accrocher au mur, qu'elle imaginerait en vente dans les magasins de souvenirs, et un iPad. Muni d'une application spécifique, l'écran dévoile un chalet privé, filmé 24 h/24 par des caméras de vidéo surveillance, avec l'accord de ses résidents. L'heure est indiquée au-dessus du chalet. Elle s'écoule en phase avec la luminosité et les saisons. A chaque changement d'heure, un oiseau animé se pose sur le chalet en imitant le bruit du coucou. «L'objet est conçu pour les touristes. Il leur permet d'observer, en temps réel, un vrai chalet, des vrais habitants, à l'instar d'une émission de téléréalité. Ce coucou contemporain répond ainsi aux attentes véhiculées par la société du spectacle tout en perpétuant un artisanat traditionnel», se réjouit l'étudiante.

#### > Le chant de l'épargne

Marie Ivol, «alumnus» du Master espaces et communication

«D'emblée, je me suis inspirée de la Suisse carte postale, pays des retraites dorées, du secret bancaire et de l'évasion fiscale. Mais je voulais traiter ces enjeux financiers de manière élégante, en transformant le coucou en vecteur a economie a argent», ra conte l'étudiante alumnus qui s'est risquée à se lancer dans un travail d'artisanat bien éloigné de son cursus. Ce coucou stylé, en noyer, se lit d'emblée comme un objet épuré, lisse, en phase avec les codes contemporains du design. Mais la beauté n'est pas son seul attrait, le scénario de l'objet prévoit que son fonctionnement soit payant. Le coucou est relié à un compte épargne basé en Suisse. «Le propriétaire de l'objet insère sa carte bancaire dans l'emplacement prévu. Avec une somme fixe, allant de 100 francs à 100000 francs, débitée chaque mois pour faire chanter le coucou, un jeu de dépendance s'installe entre l'utilisateur et l'objet. La somme épargnée sur plusieurs décennies peut financer une partie de la retraite», assure l'étudiante. Plusieurs éléments du design évoquent le coffre-fort, avec un premier cadran. qui indique l'heure, entouré d'une bague qu'il faut actionner pour rentrer un code personnel et ouvrir les volets du coucou. C'est là qu'un second cadran indique le solde approximatif du compte en suisse. Les pièces en laiton doré donnent un aspect luxueux à l'objet. Mais pas bling bling. Enigmatique à l'extérieur. Précis et complexe à l'intérieur.



#### > Bijou de coucou

Mathilde Petit et Roland Kawczynski-Pillonel, Bachelor design bijou

«A la symbolique du coucou, nous avons associé un autre élément du folklore suisse: la poya, cet art du découpage qui relate la vie à l'alpage. Pour transposer cette technique délicate au bijou contemporain, nous avons utilisé des techniques modernes de découpe à la fraise qui nous ont permis de créer un décor d'une grande finesse», explique le duo. Le coucou est décroché du mur. Et il se pare d'un aspect précieux. Porté comme une cravate le matin, avec le boîtier placé très haut, le bijou coulisse le long des deux chaînes au fil des heures indiquées par le cadran au dos du bijou jusqu'à devenir un sautoir. Ce qui laisse tout le temps d'admirer la richesse du paysage... Une échelle qui monte dans les arbres, du linge qui sèche au vent, un jardinier, des vaches tachetées, des forêts et au sommet un grand cerf. Les poids en citrine, taille briolette, en guise de pives. L'oiseau est formé d'une perle en poire, avec des strass dans les yeux. Il ne chante pas, mais qu'est-ce qu'il est beau!



#### Les sept vies d'une télécabine

Autres icônes des Alpes revisitées par des designers suisses: sept anciennes cabines des remontées mécaniques de Verbier ont été transformées en œuvre d'art. Elles sont exposées ces jours à Genève.

Récupérer sept télécabines de Verbier Savoleyres, vouées à la casse, et les confier à des designers suisses, c'est le projet initié en 2012 par les trois associés Albert Schrurs, Nicolas Bernheim et Inès Flammarion. Chaque designer s'est approprié l'objet en s'inspirant de l'image et des souvenirs que cette icône des Alpes lui évoque. Après avoir été exposées à Paris, à Bâle et à Lausanne, les télécabines hyper-médiatisées ont achevé leur tour le 8 octobre dernier à Genève, à l'occasion d'une vente aux enchères. Le revenu total des ventes, estimé à 140 000 francs, a été reversé à la Fondation suisse Make-A-Wish, qui réalise les rêves d'enfants malades. «La plupart des acheteurs sont des collectionneurs genevois qui prévoient, pour certains, de remonter ces télécabines en montagne dans leur résidence secondaire», s'emballe Inès Flammarion. La meilleure vente? La cabine à bascule du designer lausannois Adrien Rovero, qui s'est inspiré du balancement que l'on ressent lorsque l'on est transporté par ces bulles métalliques dans les airs. Une envolée poétique qui a récolté 24 000 francs, à égalité avec le modèle du formidable trio de designers de l'atelier oï. **E. V.** 

L'exposition a lieu dans le hall d'arrivée de l'aéroport de Cointrin jusqu'au 11 novembre prochain. www.mountain-climbers.ch

>> Retrouvez le reportage vidéo «Des télécabines sous le marteau» sur www.letemps.ch

PUBLICITÉ

#### > L'ombre au tableau

Camille Dols, Bachelor design bijou



«C'est le coucou qui chante toutes les heures, cet oiseau gardien du temps, que j'ai voulu placer au centre de mes recherches. J'ai donc quitté l'objet d'horlogerie pour faire évoluer l'une des facettes de son identité. Je me suis concentrée sur la grâce avec laquelle ces volatiles traversent le ciel», détaille l'étudiante qui a filmé des mouettes pendant des heures, très tôt le matin, l'après-midi, puis le soir, assise au bord du lac. Pourquoi elles? «Parce qu'elles planent, elles prennent le vent, elles montent... L'image reposante qui se dégage de la manière dont elles habitent le ciel correspondait bien à un tableau qui s'anime différemment selon les heures», précise-t-elle. Son coucou prend la forme d'une animation réalisée à partir des vidéos de mouettes. Ces dernières volent puis se figent pour indiquer l'heure, tandis que sont diffusés leur chant et le bruissement du vent. Le tout sur iPad. Pour doter ce paysage technologique d'une touche artisanale propre à l'horloge traditionnelle, Camille Dols a fait fabriquer un cadre épais en bois dont la patine évoque le chalet du coucou. C'est poétique. La luminosité change avec les heures. On a envie de prendre le temps de le regarder.

#### vitra.



#### Standard SP, EM Table Design: Jean Prouvé

www.vitra.com/dining

Disponible chez les revendeurs suivants: Baar Teo Jakob Belp Probst + Eggimann AG Bern Anliker die Möbelmacher Boudry Meubles Rossetti SA Frauenfeld wohnbedarf frauenfeld gmbh Fribourg forme+confort Kriens Möbel Amrein AG Küssnacht am Rigi Schwarz Wohnen AG Langenthal Bader AG Büro Designe Locarno Knecht Arredamenti SA Mendrisio Arredamenti Bernasconi SA Muttenz Hersberger AG Nidau Brechbühl Interieur AG Pontresina Rezzoli Designer Furniture Rapperswil Ambiente Einrichtungskonzepte AG Schaffhausen Betz Wohn- und Bürodesign AG Sion L'intemporel SA Solothurn Teo Jakob St. Gallen Domus Leuchten und Möbel AG Sursee ivoFrey AG Vétroz Anthamatten Meubles Wil Brenner & Co. Inneneinrichtungen Winterthur Kaspar Diener Inneneinrichtungen GmbH Zofingen Ueli Frauchiger Design AG Zug Bruno Wickart AG Zürich bord gmbh design furniture, wohnbedarf wb ag



#### Boule à facettes

Dans le salon, une bibliothèque blanche. Au bureau, un caisson roulant vert bouteille. Une chambre plus loin, des tables de nuit orange... Les systèmes de rangement, étagères et vitrines USM Haller colorent bon nombre d'intérieurs. A l'origine conçues par l'architecte suisse Fritz Haller pour les aménagements de bureaux, plus précisément le siège administratif de la marque en 1963, ces solutions de rangement flexibles ont depuis largement dépassé les frontières du travail et de la Suisse, puisque la marque est distribuée dans 40 pays et trône au MoMa de New York. Son ADN? La fameuse boule en acier chromé brillant qui permet d'assembler les tubes, portes et parois comme un jeu d'enfant.

www.usm.com



#### Bouteille de voyage

Du jus de pomme pétillant. Un sirop de sureau. De l'eau du robinet. Ou de la gnôle. A chacun son breuvage. Secret, en plus. Car la gourde Sigg, avec sa forme longiligne et son bouchon à visser, ne laisse rien voir de son contenu. Fabriquée à Frauenfeld depuis 1908, sans soudure à partir d'un seul morceau d'aluminium, la bouteille exposée au MoMa de New York est la plus vendue au monde. Du coup, si elle nous évoque les courses d'écoles, les joggings sur piste vita, l'armée et les nuits en cabane, il faut aussi l'imaginer sillonnant le Grand Canyon, la muraille de Chine ou le Kilimandjaro...

www.sigg.com

TIP TOP

### Bons baisers d'Helvétie

Des classeurs aux machines à coudre, en passant par le mythique couteau de soldat, certaines icônes du design évoquent bien au-delà des frontières la qualité Swiss Made. Florilège. **Par Emilie Veillon** 



Du salon douillet d'un chalet de Verbier à la chambre érotique d'une villa en béton sur les hauts de Los Angeles, en passant par la bibliothèque d'un appartement haussmannien... le fauteuil LC2 fait sens, partout. Dessiné par Le Corbusier, Charlotte Perriand et Pierre Jeanneret en 1928, il est la première pièce de la collection «Petite», encore considérée aujourd'hui comme une icône du modernisme. On ne se lasse pas de ces lignes droites, du parfum de cuir, de l'étroitesse enveloppante de l'assise pensée par l'architecte pour les espaces restreints d'habitation. Et l'élégance fut...

www.cassina.com



#### La capsule du désir

Il y a George. Ses yeux brûlants. Son sourire en coin. Et son souffle parfumé d'arabica. «Nespresso, what else?» a fait le tour du monde et marqué l'apogée du succès des capsules colorées, diffusées dans 50 pays. Une stratégie marketing impeccable qui a joué un rôle clé, car le pari n'était pas gagné d'avance. L'idée naît chez Nestlé en 1970, lorsque l'employé Eric Favre invente le système de la capsule de café, d'abord uniquement réservé au secteur professionnel. Après ce flop, la multinationale sert une deuxième tournée au marché des privés pour permettre à chacun de déguster un expresso parfait chez soi grâce à une machine hyper-design. Et bingo.

www.nespresso.com



#### Propre en ordre

C'est le rond percé juste en dessous de l'étiquette verticale. Ce trou, assez grand pour faire passer l'index, et gainé de métal pour durer des décennies... C'est lui qui fait du Classeur fédéral® Biella, fabriqué à Brügg près de Bienne, la référence en matière de classement depuis 1908. A commencer par les bureaux de l'administration fédérale qui l'ont tout de suite cautionné. Sur certaines vieilles étagères ou dans les archives top secrètes, on peut encore saisir du doigt les premiers modèles recouverts de papier marbré noir ou gris. Mais depuis les années 1960, on les préfère en couleurs. Gris, bleu, rouge, ou noir pour les puristes. Alignés couverts.





#### En piste à Davos

Les gens du Grand Nord n'ont sans doute pas fait mieux. Jusqu'à preuve du contraire, la luge de Davos est la luge de toutes les luges. Développée par un menuisier des Grisons à la fin du XIXe siècle, elle est aujourd'hui copiée par une horde de fabricants dans tous les pays d'hiver. On aime la douceur de la patine du bois de frêne laqué. Les deux patins en acier poncé relevés vers l'avant. La corde avec laquelle on peut la tirer même dans la poudreuse. Les lattes pas trop rapprochées qui servent de siège. On l'aime aussi pour son bruit bien plus chic que celui des bobs en plastique qui râpent la neige et la technique des coups de talon enseignée patiemment par les grands que son guidage requiert.

www.graf-schlitten.ch



#### Lettres de style

Le point commun entre les logos de Panasonic, Laurastar, American Airlines, Jeep, ou encore toute la signalétique du métro new-yorkais? Mais aussi les pochettes d'albums des Beatles, de Michael Jackson ou de Massive Attack? Helvetica. Cette police de caractères fine, neutre et élégante qui n'a comme seul devoir que de sublimer le contenu d'un mot, d'un texte. Véritable symbole de la typographie suisse, elle a été dessinée par le graphiste zurichois Max Miedinger et par Eduard Hoffmann en 1957. Composée de 51 fontes maintes fois copiées depuis, elle impose le nom latin de la Suisse sur presque tous les ordinateurs de la Terre.

www.linotype.com

#### Armée de lames

Les soldats de l'armée suisse, dès 1891, nos aïeux, aussi, guides de montagne, paysans ou cheminots. Qu'importe leur métier, c'est presque certain qu'ils en avaient un dans la poche. Tout comme MacGyver qui, bien plus tard, démontrait à chaque épisode ô combien les multiples lames du couteau suisse sont vitales. Un cure-dents, un tournevis plat combiné avec un décapsuleur, une pincette et un ouvre-boîtes plus tard, la marque Victorinox est toujours une référence en matière de qualité, de fonctionnalité et d'ingéniosité suisses. La preuve, le site de la marque relate plusieurs témoignages de détenteurs reconnaissants, comme ce pêcheur sauvé in extremis de la noyade grâce à son couteau suisse dans la baie de Galveston aux Etats-Unis.



#### Le temps sur les rails

Les pendulaires y jettent un bref coup d'œil pour ne pas rater le train. Mais les voyageurs qui tirent leur valise à roulettes sur le quai en rentrant d'un séjour à l'étranger la regardent sans doute avec tendresse. Car l'horloge Mondaine des CFF fait partie de ces objets qui fédèrent en toute discrétion le paysage urbain ou rural des gares suisses et nous rappellent d'où l'on vient. Son cadran blanc, ses index épais des heures et plus fins des minutes, ses aiguilles noires et sa trotteuse rouge terminée par un disque de même couleur ont été les témoins des premières traversées du pays, des études loin de la maison, des wagons fumeurs, des gens à rejoindre ou à quitter...

www.mondaine.com



#### Souris des champs

L'histoire pourrait inspirer un bon scénariste hollywoodien. Celle de la souris Logitech, vendue à plus d'un milliard de modèles dans le monde. Une souris des champs qui a conquis l'empire émergent de l'informatique de la Silicone Valley. Car, encore faut-il le savoir, la marque Logitech est née dans l'atelier d'une petite ferme à Apples, en 1981. Quatre ans plus tard, la première souris suisse pour grand public était lancée aux Etats-Unis. Aujourd'hui, la marque fabrique en moyenne 376 000 souris par jour et est à l'origine de presque toutes les innovations technologiques majeures en la matière.

www.logitech.com



#### Frères de bâche

On commence à connaître leur histoire... Et leur odeur caractéristique. Il n'empêche que croiser un sac Freitag exposé au MoMa, puis à l'épaule d'un hipster parisien ou d'un geek tokyoïte, ça nous rappelle avec fierté que la marque au succès planétaire est née dans la Zurich alternative. Alors on se remémore: l'idée géniale des deux frères, Markus et Daniel, de recycler les bâches colorées et usées des camions en sacs de cycliste robustes et imperméables. Aujourd'hui, l'usine zurichoise éco-friendly Freitag NŒRD recycle, chaque année, 390 tonnes de bâche, 36 000 chambres à air de vélos, 220 000 ceintures de sécurité et 1200 m<sup>2</sup> d'airbags en sacs. Respect.



www.freitag.ch

#### Couture Sixties

On pourrait imaginer un épisode de *Mad Men* durant lequel Don et son équipe cherchent un slogan pour la machine à coudre Lotus d'Elna. Dans la pub, on verrait des Betty Draper s'extasier devant les trois volets qui servent de coffret de protection puis de table de couture une fois déployés. Dessiné par Raymond Loewy, auteur des logos Lucky Strike ou Shell, mais produit et lancé en 1968 à Genève, ce modèle compact, léger et ultra-pratique a révolutionné les machines à coudre domestiques, avec plus d'un million de pièces vendues à travers le monde et une place dans la collection du Museum of Modern Art – MoMa – à New York. L'an dernier, la marque a lancé une nouvelle version de la Lotus. Parfaitement en phase avec la génération des adeptes de néo-vintage.

www.lotusbyelna.com



**PUBLICITÉ** 



Schmutz Opticiens Rue du Petit-Chêne 20 1002 Lausanne www.schmutz-opticien.c

Optic 2000 Lausanne Rue Centrale 15 1003 Lausanne www.optic2000.ch

Lissac Lausanne Rue de Langallerie 1 1003 Lausanne www.lissac.ch

Optic 2000 Crissier Léman Centre Coop 1023 Crissier www.optic2000.ch

Optic 2000 Bussigny Place de la Gare 4 1030 Bussigny www.optic2000.ch Optic 2000 Epalinges Place de la Croix Blanche 23 1066 Epalinges www.optic2000.ch

Mayer SA Opticiens Rue Centrale 7 1110 Morges www.mayeropticiens.ch

Hakim Optique Rue Rothschild 42 1202 Genève www.hakimoptique.ch

Droit de Regard, Optique Budé Centre Commercial de Budé 1202 Genève www.maxivue.ch

Optique Duvillard Avenue de Frontenex 34 1207 Genève www.optiqueduvillard.com Alain Afflelou Rue de la Gare 28 1260 Nyon

Cuttat Optique Rampe de la Gare 7 1290 Versoix www.cuttatoptiqueversoix.com

Optique Cossonay Rue des Chavannes 1 1304 Cossonay-Ville www.optique-cossonay.ch

regard 9 Rue du Milieu 23 1400 Yverdon-les-Bains

Optique Moudon Rue du Temple 16 1510 Moudon Optique Morand Route de la Coula 50 1618 Châtel-Saint-Denis www.optique-morand.ch

Fleury Opticiens SA Grand Rue 12 1630 Bulle www.fleury.ch

Schmutz Opticiens
Boulevard de Pérolles 5
1701 Fribourg

www.schmutz-opticien.ch

Alain Afflelou

Alain Afflelou Rue de la Madeleine 28 1800 Vevey www.alainafflelou.ch

Optic 2000 Blank & George Rue de la Paix 2 1820 Montreux www.optic2000.ch www.optivisionsa.ch

Jobin Optique
Rue Francillon 28
2610 St-Imier

Rue d'Aarberg 121b

Optivision SA

2502 Bienne

Titzé Centre Optique

Rue de Lausanne 15

1950 Sion www.titze-optique.ch

Faubourg de l'Hôpital 3 2000 Neuchâtel

Optique des Arcades Lamboley

www.optiquedesarcades.com

Paratte Optique SA Grand Rue 147 2720 Tramelan www.paratteoptique.ch

www.silhouette.com | rendez-vous sur 🖪 🏏





#### COLLECTIONS LA ROSE DIOR PRÉ CATELAN ET BOIS DE ROSE

Or jaune, or rose, diamants, saphirs roses, corail blanc et quartz rose.